C843.54
B1576c
1947



Bibliothèque Nationale du Québec

2193-2

COMMERCE

DU MÊME AUTEUR

HASARD ET MOI. *Librairie Beauchemin. 1940.*

ÉGLOGUES. *Revue Amérique Française. 1943.*

LES MÉDISANCES DE CLAUDE PERRIN. *Parizeau. 1945.*

PIERRE BAILLARGEON

COMMERCE

63375

LES ÉDITIONS VARIÉTÉS
DUSSAULT ET PÉLADEAU
1410, RUE STANLEY MONTRÉAL, CANADA



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, SUR PAPIER JAPON SUPÉRIEUR ET NUMÉROTÉS DE I À X INCLUSIVEMENT.

C 813.5
B157c

Copyright 1947 by Les Editions Variétés

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Printed in Canada

PS
9503
A5C6
1947

NOTICE

Quand je fis paraître son testament, les *Médisances de Claude Perrin,* le nom même de Claude Perrin était inconnu de la plupart de ses compatriotes, bien qu'il fût tenu par quelques-uns homme d'esprit.

À quoi faut-il attribuer l'obscurité où il vécut ? Claude Perrin lui-même s'est chargé de nous le dire : au fait qu'il n'a de son vivant rien publié : « Je laisse mes livres se faire ; ils n'auront d'autre fin que la mienne. »

En outre, il fréquentait peu de gens et, à quelques exceptions près, (dont Roch Laragne et Louis Francœur), les plus simples de préférence.

Quant à ses meilleurs amis, ils attendaient peut-être que quelqu'un battît le tambour ; je fus celui-là. Puissent-ils maintenant se départir de leur réserve jalouse et nous communiquer à leur tour des propos de Claude Perrin !

Ses bons mots constituent son principal titre de gloire. Écrire lui était difficile, il aurait voulu toujours écrire pour lui ; mais il parlait d'abondance, et improvisait les plus jolies choses. Avant tout, Claude Perrin était un causeur.

Claude Perrin tint librairie rue Saint-Denis, près de la bibliothèque Saint-Sulpice. C'est une circonstance qu'il omet dans son *Testament* parce qu'il dut bientôt fermer boutique faute de clients : il n'avait voulu vendre que les livres qu'il aimait.

On ne trouvait en montre chez lui que les classiques. À ceux qui lui demandaient autre chose, il faisait un cours de littérature. Même, il critiquait et semblait déprécier sa propre marchandise.

Quelqu'un prenait-il sur la table un La Bruyère : « Les *Caractères* sont admirables si l'on en excepte les caractères proprement dits. Il n'y a rien de mieux écrit que les pensées qui les séparent ; mais elles sont trop peu nombreuses. »

Il disait encore : « Balzac est un grossiste. Hugo n'a pas de tête, mais ses poèmes sont beaux comme la *Victoire de Samothrace.* Ce qui me gâte Flaubert, c'est Albalat ou cet art d'écrire en vingt leçons devant un pommier. Stendhal,

vrai Nostradamus, a prédit son succès posthume. Sa vogue actuelle prouve au moins une chose : l'acharnement que les hommes mettent à réaliser les prophéties. » Etc...

Quelques contemporains trouvaient grâce, qui maintenant sont considérés eux-mêmes comme des classiques : Péguy, Proust, Gide et Valéry. Mais leurs admirateurs l'agaçaient et, en leur présence, il blasphémait leurs idoles : « Péguy nous fait chercher pour lui le terme propre. Valéry a écrit de fort bonnes préfaces ; il lui reste à écrire les œuvres. (« Mais, monsieur Perrin, le *Narcisse ?* — Une contre-partie sérieuse des dialogues entre Sosie et Mercure d'*Amphitryon.* ») Proust a tiré tout le parti possible du réflexe conditionnel. Dire qu'on a cru voir là-dedans une mystique ! »

J'écoutais et, de retour au collège, notais ses propos afin d'ébahir maîtres et condisciples, car j'avais seize ans et, tous mes congés, je les passais à la librairie Perrin : « Tu fais bien de fréquenter ma boutique. C'est ici que se trouvent les vrais maîtres : Montaigne, Descartes, Racine, Fénelon. » Et Claude Perrin, qui les mettait à ma portée, pour moi les valait tous.

Claude Perrin était enjoué ou mordant, et toujours bon. À cette époque, il devait avoir trente-

cinq ans. Il avait les cheveux gris et, quoiqu'il fût liseur, les yeux beaux comme seuls les ont ordinairement les illettrés. Il parlait vite, mangeant ses mots et roulant avec difficultés les r.

Sa femme s'occupait des comptes, de la correspondance et du ménage. Elle avait l'air si modeste qu'on semblait grossier près d'elle, et que par gêne on le devenait un peu. Si Claude Perrin lui-même, dans la discussion, allait parfois si loin, c'est qu'elle se dérobait comme une plage lisse où la vague s'étale...

Le souvenir que je garde de Gilberte est mêlé d'admiration et de rancune. Je n'approuve point la façon dont elle s'est conduite plus tard envers Claude Perrin. En outre, une très grande modestie chez une personne laisse toujours fort mécontents d'eux-mêmes tous ceux qui sont venus en contact avec elle.

Sous ce titre, COMMERCE, j'ai réuni quelques-uns de ses entretiens et de ses mots. Il ne s'agit pas d'un recueil complet ni même d'un choix, mais de ma collection particulière. Aujourd'hui je regrette de n'avoir pris davantage en note. Mais, l'avouerais-je, je prisais encore mal cet homme rare ; je retenais de son discours le plus plaisant au lieu du meilleur.

Claude Perrin a dit mille choses que je n'ai pas entendues. On lui en fera dire mille autres, parce qu'on aime attribuer tous les bons mots à un seul homme, quand il en a fait quelques-uns.

Certains mots que je rapporte ressemblent à d'autres. Claude Perrin n'est pas moins spirituel pour cela. Si trouver un mot est un bonheur, un autre est de le répéter à propos. De reste, il n'y a que des droits d'auteur : un bon mot finit par une bonne ligne ; celui qui le note se l'approprie et souvent, par scrupule, l'améliore.

C'est peu à peu que les mots prennent ce tour vif et concis par lequel ils nous ravissent.

Si tout ce que l'écrivain classique dit n'est pas nouveau, du moins le dit-il mieux que les autres. Il parle toujours en société, où se faire entendre est la première condition pour plaire à tous, et doit par conséquent négliger les idées nouvelles, qui sont obscures. Alors qu'il trouve aisément les mots pour rendre ses idées claires, c'est-à-dire toutes faites, celui qui trouve des idées cherche toujours ses mots.

C'est tout naturellement que je suis amené à parler ici des classiques. En imitant avec succès les meilleurs d'entre eux, les moralistes français,

Claude Perrin en a fait à son pays le don magnifique.

Avant lui, nous croyions posséder leurs chefs-d'œuvre : point n'était besoin de les traduire. Il nous restait à les imiter pour produire des œuvres qui leur fussent égales en mérite.

Il arrive que l'imitation soit supérieure au modèle. Sénèque efface son maître Attale et Montaigne, Sénèque ; Amyot remplace Plutarque ; impunément Molière plagie. Il arrive aussi que de nobles écrivains s'encanaillent à l'étranger, comme les Jésuites qui jurent et crachent par terre pour entrer au Mexique ou en Russie. Qu'il me suffise de citer en exemple ce que sont devenus Veuillot et Bloy au Canada ! Le mot *avatar* prend là bel et bien le sens d'*avarie*.

Je ne dirai pas que Claude Perrin ait surpassé les moralistes français. Mais, du moins, il ne les a point dégradés. Quelle transformation leur a-t-il fait subir pour les naturaliser ? Que trouve-t-on dans son œuvre qui ménage la transition entre ses modèles et ses lecteurs canadiens ? Quelque chose de jovial et de fort, comme cet alcool qu'on ajoute pour nous aux vins de France.

Mais comme je reste loin de rendre le brio de ses conversations ! Les trouvailles, les bons mots,

les allusions fines, les liens subtils, ne se retrouvent guère dans mon verbal. Encore faudrait-il faire de ce qui suit une lecture aussi courante qu'en fut le débit pour juger mieux de sa qualité d'impromptu : non plus sévèrement qu'on ne fait, je suppose, quand il s'agit d'une pièce de musique composée sur-le-champ.

PREMIÈRE
PARTIE

I

EN CONTRE-BAS

MARDI dernier, je suis donc allé chez Perrin, rue Saint-Denis, près de la bibliothèque Saint-Sulpice.

En contre-bas, sa librairie rappelle qu'il faut s'enfoncer pour **s'élever** . . .

La façade en pierres grises, salies de suie, annonce des bouquins poudreux et la vitrine, une fenêtre, ne contient que des classiques *Garnier :* c'est une montre arrêtée depuis trois siècles. À la porte, qui s'ouvre sous un escalier, est appendu un écriteau : *Lire, c'est élire.*

Quand j'entrai, une clochette sonna ; je descendis encore une marche.

Assis à une grande table, un homme large d'épaules et vêtu d'une grosse chemise à carreaux

boutonnée jusqu'au cou, baissa un peu le livre ouvert, montrant des cheveux en brosse et deux yeux durs. Au lieu de me dire : *Pour vous, monsieur ?* il me pria d'une voix sourde de m'asseoir, et continua de lire.

Au milieu de la petite pièce, il y a un tapis bleu et une rangée de chaises en paille. (« Rien, me dira plus tard Claude Perrin, n'attire plus la clientèle que des chaises. »)

Pour tromper mon attente, j'observai le lieu et le maître de céans. La tête de Claude Perrin est belle et ses mains longues et délicates semblent plus propres à tourner des pages qu'à manier des livres ; mais le corps et les membres sont assez gros, le cou court. Quant à la librairie, sans comptoir ni caisse, tous les livres rangés dans des armoires vitrées, elle ressemble peu à une boutique. Commerce ne signifie plus là que bonne société et conversation.

Mon attente fut brève. Au bout de quelques minutes, Claude Perrin venait à moi :

— Vous êtes un élève des Jésuites ?

— En effet, lui répondis-je, surpris.

— Il y a un air commun à tous leurs élèves. Mais ne prenez pas cette remarque en mauvaise part ; elle n'est pas désobligeante, au contraire.

Claude Perrin s'assit :

— Si je vous disais qu'un jour, à Paris, dans la foule de midi, un inconnu m'aborde : « Vous êtes un ancien élève des Jésuites, n'est-ce pas ? C'est aussi mon cas. » Et cependant, entre nous, il y avait toute la différence de deux mondes : c'était un Égyptien.

Alors je lui appris que sa boutique m'avait été recommandée par mon oncle Roch Laragne.

— En voilà un qui fait exception à la règle, dit-il. Personne n'a moins l'air du collège que mon vieil ami Laragne ! Il faut dire aussi qu'il en a été chassé. Roch était le plus fort. Mais il y a longtemps que je ne l'ai vu . . .

Survint une vieille dame en noir.

— Si vous n'êtes pas pressé, me dit Claude Perrin, je vais m'occuper d'elle. Nous pourrons ensuite parler à notre aise. Cela ne sera pas long. Je n'ai rien pour elle.

Puis, se retournant :

— Asseyez-vous, madame, je vous prie.

— Non, je désire jeter un coup d'œil alentour. Cela m'inspirera peut-être. Je n'ai pas d'idée encore . . .

— Les titres ne disent rien, madame. Ce ne sont que des épilogues.

— Sans doute, mais le nom d'un auteur, parfois . . . Tout en parlant, la vieille dame s'approchait d'une bibliothèque.

— Un grand nom fait lire plus de sottises qu'un autre. Je vous en prie, madame, asseyez-vous. Moi, je sais ce que je veux.

La vieille céda.

A son intention, Claude Perrin tira d'une étagère un petit livre dont il lut à haute voix le titre : « *Les Fables de Jean de La Fontaine* ».

— Mais c'est une plaisanterie, monsieur ? À mon âge !...

— Quand vous les lirez, madame, vous serez la bienvenue.

Après avoir fermé la porte derrière elle, Claude Perrin sourit :

— Je ne la reverrai pas de sitôt, j'ai bien peur. En général, les vieilles femmes et les laides me répugnent. Par-dessus le marché, celle-là était d'une sorte qui m'horripile plus que tout : petite et vive. Je partage bien l'idée des femmes laides sur les autres femmes, mais c'est le seul terrain d'entente qui existe entre nous. Revenons à Roch Laragne. Je garde un très bon souvenir de notre dernier entretien.

Il se prit à marcher de long en large en silence,

les mains derrière le dos, la tête penchée. Enfin il s'arrêta :

— La guerre avait éclaté. Pourquoi ? La raison est simple : l'ambition, l'intérêt, le désir de faire parler de soi. Une feuille politique me prit à partie pour un article où je déclarais n'avoir plus que des ennemis... Claude Perrin tira d'une poche de sa chemise une cigarette et l'alluma :

— Par parenthèse, la guerre m'est odieuse. Elle exalte les faibles d'esprit. C'est le règne des fanatiques, des menteurs, des lâches, des paresseux, des hypocrites. En cette disposition, mon intérêt me dictait le silence ou le camouflage ; mais la manie de s'exprimer oblige l'écrivain qu'elle possède à jouer toujours à qui perd gagne : je m'étais compromis avec application. Toutefois, délaissé de mes amis, mécontent de ma vie, je ne devins guère plus sombre pour une diatribe publiée contre moi dans une feuille. Même, je l'aurais oubliée, n'avais-je aussi lu dans cette feuille un éloge du capitaine Roch Laragne. Il avait mérité une décoration militaire, et le pays lui préparait un triomphe. Cette nouvelle m'avait bien amusé.

« Quoique l'on annonçât son retour prochain, je ne m'attendais point à le revoir de longtemps.

Aussi, grande fut ma surprise, à quelques jours de là, en apercevant à ma porte notre héros. Roch avait perdu ses cheveux (cet excrément superflu, pour dire comme Bossuet) ; mais sa calvitie n'avait rien de mortifiant, sa tête étant bien faite ; et la mienne, devenue grise, ne m'enlève pas cet air vieux que j'ai toujours eu. C'est tout le changement que, de part et d'autre, sans doute, nous pûmes observer. La conversation fut irrespectueuse. À telle enseigne que ma femme, présente au début de notre entretien, dut bientôt nous tirer sa révérence : « C'est pas des bouches que vous avez, lança-t-elle, c'est des fours crématoires ! » Le fait est que nous avions commencé par faire une hécatombe de nos importants. Mais ce ne pouvait être bien méchant ; Roch a un grand fonds de gentillesse. « Le Canada, disait-il, est le pays le plus gai du monde, parce que ses habitants sont tous ridicules. »

« Épuisés les principaux sujets, les femmes, l'amour, la gloire, le bonheur, notre entretien devint obscur et métaphysique ; et, comme le jour baissait et que Gilberte n'était plus là pour allumer la lampe, nous ne nous voyions presque plus. Vrai dialogue aux Enfers : deux ombres et des idées tout abstraites. Je découvris alors que Roch

était arrivé à une philosophie diamétralement opposée à la mienne. Il ne voyait chez tous que ressemblance et niait toute différence, allant jusqu'à mettre en doute qu'on pût s'isoler et dire seul sans s'oublier. Mais, comme j'avais soulevé plusieurs difficultés et qu'à la fin je le pressais de m'avouer s'il était sûr de ce qu'il avançait : « L'homme, admit-il, ne sait que dire : *c'est comme si.* Comparaison est raison ! On s'est débarrassé du problème de la connaissance en la comparant à une digestion ! » Trop souvent, en effet, comparer est conclure. *Ainsi* devient *aussi,* et, comme dans l'histoire des mots, d'une comparaison on fait une conséquence. »

Claude Perrin s'assit à côté de moi :

— Votre oncle est un causeur. Mais, ajouta-t-il, nous ne causons plus. Nous n'en avons plus le temps. Nous suivons un si grand nombre de concerts, de spectacles et de conférences que nos loisirs ressemblent encore à du travail. C'est le règne des orateurs, des virtuoses et des acteurs, en un mot des autres ! Pourtant la conversation est bonne, elle est même nécessaire aux idées, car il faut leur faire prendre l'air.

Je lui dis être ravi de son accueil et promis

de revenir souvent à sa librairie pour causer et acheter des livres.

— Au fait, m'interrompit-il, vous désiriez sans doute un livre ? D'ordinaire, je mets l'offre avant la demande, en bon marchand. Pour vous je veux faire exception.

En réalité, sa manière de provoquer la vente, c'était la suggestion, le conseil, au besoin la persuasion et, en cas de mésentente, l'expulsion du client.

— Je ne veux pas de privilège, lui répondis-je. Je prendrai un livre de votre choix. Mon oncle Laragne m'a dit que vous seriez pour moi un guide sûr.

— Alors je m'ingénierai à vous composer petit à petit la meilleure bibliothèque. Voici d'abord un Malherbe, car il faut commencer par la poésie. Ce pur poète prouve bien que la versification française tient dans une seule règle, qui est de bannir la facilité naturelle, cette présomptueuse ignorance, pour accéder à une aisance supérieure à force d'exercice. Il y a de beaux poèmes en vers libres ; mais, à côté de ceux-là, que de méchantes élucubrations ! Tandis qu'on ne trouve que de bonnes choses en alexandrins pourvu qu'ils soient sans chevilles.

Content de mon achat et de ma première entrevue avec Claude Perrin, j'allais prendre congé de lui quand Olivar Asselin entra dans la boutique :

— Je suis furieux, dit-il à Claude Perrin sans autre préambule. On m'a supprimé une ligne !

— Elle va devenir fameuse, fit Claude Perrin.

— Quelle peur des mots dans notre province, s'exclama Olivar Asselin. J'y suis en butte depuis le commencement de ma carrière !

Il s'agissait de la dernière ligne d'un éreintage où Olivar Asselin traitait un de nos méchants poètes de trou du cul, expression qui avait paru à son prote excessive.

Claude Perrin lui fit une vraie remontrance, car, disait-il, « les idées sont toujours à l'étroit dans les gros mots. » Olivar Asselin l'écouta jusqu'au bout comme un écolier pris en faute.

Claude Perrin traite ses interlocuteurs comme des livres, qu'on ouvre et ferme à volonté.

II

SUR LES FEMMES

Quand j'arrivai à la librairie, j'y trouvai monsieur et madame Perrin, le notaire Berthelot et un jeune médecin dont j'ai oublié le nom. Ce dernier faisait l'éloge de sa femme : elle ne s'ennuie jamais.

LE NOTAIRE

Ils se sépareront dans cinq ans.

CLAUDE PERRIN

Pas s'ils me demandent conseil.

MOI

Condamnez-vous la séparation ?

CLAUDE PERRIN

Quel est le principal but du mariage, si ce n'est d'exercer sa vertu ? Socrate remerciait le

ciel de lui avoir donné pour femme une mégère insupportable.

MOI

À ce compte-là, vous seriez très mal partagé, car madame Perrin me semble bien supportable.

GILBERTE

Ne vous fiez pas aux apparences. Pour m'attirer les remerciements de mon mari, je fais de mon mieux.

CLAUDE PERRIN

Il a dit vrai. C'est ma femme qui retire tout le profit de notre société. Je suis amer comme Xanthippe.

LE NOTAIRE

Et Socrate, c'est madame Perrin !

GILBERTE

Ne le croyez pas. L'autre jour encore, Claude a déclaré que s'il me garde, c'est pour ne pas tomber dans les bras d'une autre : « Ma femme me protège contre les femmes ; elle me les fait haïr toutes ! »

CLAUDE PERRIN

J'ai dit cela pour le besoin de la cause. Mais il faut connaître l'histoire : il s'agissait de dissuader un mari trompé de répudier sa femme.

Or, je considère que si le mariage peut être un malheur...

GILBERTE

Vous l'entendez, il avoue !

CLAUDE PERRIN

Laisse-moi finir. Que si le mariage peut être un malheur, dis-je, le divorce en est un autre. Je lui conseillais donc de se résigner à son triste sort.

GILBERTE

Celui qui donne un conseil ne fait que céder au plaisir de faire une confidence. C'est une maxime à toi, Claude.

Vous feriez mieux de me croire. D'ailleurs, je donne raison à mon mari. Je pense moi-même beaucoup de mal des femmes en général.

LE NOTAIRE

Dites-nous tout le mal que vous pensez des femmes.

GILBERTE

Je craindrais de vous faire penser trop de bien de l'une d'elles en particulier.

LE NOTAIRE

Et pourquoi non, chère madame ?

CLAUDE PERRIN

Devant les femmes, tu perds ton jugement.

LE NOTAIRE

Le fait est que je suis tour à tour misogyne et gynophile. *

GILBERTE

C'est un juste milieu.

LE NOTAIRE

Non, un à peu près.

CLAUDE PERRIN

Mais, puisque l'à peu près, c'est notre juste milieu...

— Voilà un bon mot ! fit Tancrède, qui venait d'entrer. Vous parliez politique, je suppose ?

Puis, mis au courant de la discussion :

« Je me garderai bien d'émettre mon opinion. Ma femme et moi sommes unis par le sacrement de mariage et par un chantage réciproque sans fin. »

GILBERTE

J'aime mieux la définition que vous nous donniez l'autre jour : Le mariage est une longue conversation.

TANCRÈDE

Oui, que de mots !

---

* C'est un notaire qui parle. — Note de l'auteur.

GILBERTE

Voilà ce que pensent les amis de mon mari. Qui se ressemble s'assemble.

CLAUDE PERRIN

Il y a d'excellents mariages, mais il n'y en a pas de bons.

J'en demandai la raison à Claude Perrin :

— C'est, me répondit-il, le manque de choix, le manque de raison. Ainsi Tancrède, (on peut bien le dire, il ne s'en cache pas), il s'est marié, non pas tant pour prendre femme que pour se débarrasser de sa maîtresse. Son erreur a été de croire qu'en l'épousant, il serait quitte.

— C'est exact, admit Tancrède. Mais ne doit-on pas blâmer aussi une certaine morale qui nous empêche de choisir, et qui fait du mariage un coup de dés ?

— Longtemps, approuva Claude Perrin, j'ai gardé moi-même une sourde rancune envers une certaine morale qui m'avait fait perdre des occasions inestimables ; ma rancune tomba quand je compris que cette morale m'avait épargné un plus grand nombre encore de soucis ridicules et de complications.

GILBERTE

Pour faire le bonheur de son mari, il faut croire son mari et ne pas croire au bonheur.

LE NOTAIRE

Parole digne d'une étude ! Le bonheur...

CLAUDE PERRIN

Laissons ce sujet. Nous serions peut-être plus malheureux si nous savions à quoi nous en tenir.

TANCRÈDE

Vous faites preuve là de bon sens.

CLAUDE PERRIN

Plût au ciel que j'en eusse davantage ! Mais de nos jours on n'est plus assez original pour avoir du naturel et du bon sens. Pourtant le bon sens sert à l'homme de piédestal ; il rehausse son génie...

GILBERTE

Ou met en évidence sa bêtise !

TANCRÈDE

Revenons à la question. Pourquoi si peu de mariages sont bons ?

Alors Claude Perrin raconta l'histoire du trop indulgent Bertrand. Bertrand se désolait de n'avoir meilleure apparence, et il méprisait sa bonté au lieu de mépriser sa femme infidèle : c'était un manque de caractère, c'était l'excuse de tous

les torts. Un beau jour, Bertrand hérita de grands biens et devint heureux en ménage.

— Qui est Bertrand ?

Claude Perrin termina son histoire :

— Hier, madame Bertrand m'a dit qu'il était l'être le plus intelligent et le plus beau qu'elle ait connu. Le meilleur aussi.

Dans la pénombre, Gilberte souriait.

*

— La meilleure preuve que vous n'êtes pas misogyne, vous, monsieur Perrin, lui dis-je quand les autres furent partis, c'est que vous vendez des romans écrits par des femmes.

— Ce ne serait pas une raison probante, répondit Claude Perrin. Une femme n'a été jusqu'ici bon écrivain que dans la mesure où elle a écrit comme un homme. Voici la *Princesse de Clèves.* Qu'est-ce qui est de madame de La Fayette ? Qu'est-ce qui revient à La Rochefoucauld ? On ne distingue plus leurs parts respectives.

« En fait, l'écrivain est hermaphrodite. La femme doit être un peu homme et l'homme un peu femme... Flaubert disait : « Madame Bovary, c'est moi ». Mais c'est, paraît-il, une question

hormonale ; aussi je me récuse. »

Je pris le *Blé en herbe :*

— Colette n'est-elle pas très féminine ?

— Le *Blé en herbe !* Coquillages, soleil, odoriférantes ténèbres, brise marine...

Il remit le livre à sa place :

— Mais, avoua-t-il, je ne lis plus Colette qu'en lorgnant comme un petit gars jaloux. Je voudrais m'en acquitter en disant que cela manque de fonds ou de vie ou de solidité. Cela ne manque de rien ; jusqu'au bout tient sa promesse. Ce qu'on n'y rencontre pas serait là en trop et a peut-être été enlevé par l'auteur.

Tout en parlant, il s'était approché d'une autre armoire :

— Combien de belles réflexions de Gœthe paraîtraient banales dans les récits de Colette !

C'est pourtant *Poésie et Vérité* qu'il me fit emporter, ce soir. J'y trouverais de gracieux portraits de jeunes filles.

III

LA PROMENADE

Il faisait soleil. Claude Perrin, coiffé d'une casquette anglaise, ferma sa porte à clé. Il sifflait un air guilleret :

— Cet après-midi, pas de commerce, dit-il en m'apercevant, il fait trop beau. Je m'en vais faire un tour. On ne sort pas de soi ; mais, du moins, on peut se promener ! Vous m'accompagnez ?

J'accepte l'invitation, et nous commençons à remonter la rue Saint-Denis.

Un homme large de carrure, un cigare à la bouche et les pantalons arrondis, nous précédait.

— C'est le député * * *, me dit Claude. Ne marchons pas si vite. Il me reconnaîtrait, et nous devrions faire route ensemble.

— C'est un fâcheux ?

— Pis. Un bon vivant. C'est-à-dire qu'il vit le plus mal possible : il mange trop, boit trop, dort trop, et veille trop tard ; et perd son temps avec les autres. Il s'adonne à la vie comme d'autres à la morphine. Pouah !

Claude Perrin avait-il une couleur ?

« Mais si je ne me trompe, poursuivit-il, le monsieur pourchasse une petite femme et se soucie bien peu de nous. C'est que ces meneurs d'hommes sont des suiveurs de femmes ! »

En l'espèce, cependant, il faisait erreur. Comme nous approchions de la rue Ontario, le député fit demi-tour ; il reconnut Claude Perrin et porta la main à son chapeau, puis il entra dans la taverne du coin.

— Il s'en va faire sa cour au peuple, fit Perrin.

— Dans une taverne ! m'écriai-je, indigné.

— C'est l'idée qu'il se fait du peuple. Et le peuple s'en montre flatté ; deux réélections ! Ceux qui idéalisent le peuple n'acquerront jamais la popularité de ce député.

— Aimez-vous le peuple, monsieur Perrin ?

— Oui, mais trop. Le peuple n'aime que ceux qu'il entretient.

Et il ajouta cette boutade : « L'homme public, cette femme publique ! » *

— Vous êtes féroce. Vous devez avoir beaucoup d'ennemis.

Claude Perrin s'arrêta et, levant ses bras :

— Comment dire la vérité sans dire aux autres leurs vérités ?

Et s'étant remis en marche :

— J'ai gardé peu d'amis ; mais je ne voudrais pas en avoir un de plus au prix de mon franc parler.

« On me reproche toujours de m'opposer à quelqu'un ou à quelque chose. Autrement dit, de m'affirmer. Le même reproche est fait à cette province par tout le reste du pays. On se distingue par un non et l'on rentre dans le troupeau par un oui.

« D'ailleurs, tous ceux auxquels je trouve des défauts, je ne les mets point au-dessous de moi, mais au-dessous de mon idéal. Quel meilleur critère que cela que je me propose d'atteindre et qui me ressemble comme le chef-d'œuvre à son

---

* Mais, une autre fois, il fit l'apologie du Politicien, dont « nous sommes fort enclins à oublier sinon à mépriser les services qu'il nous rend tous les jours. »

ébauche ? C'est toujours moi que je critique. Quand je critique les autres, je me critique encore. »

La rue Saint-Denis, passé la rue Ontario, s'élève en pente raide. Le soleil était alors presque d'aplomb sur nos têtes. Claude Perrin, poussif, respirait avec peine :

« Je marche trop vite. Cette mauvaise habitude, je la tiens de mon temps de collège. Le matin, je courais ; et le soir, en revenant chez moi, je courais encore. »

Il tira de sa poche un grand mouchoir rouge et s'épongea le front.

« Quand on est jeune, dit-il, on se dépense sans compter. On est riche, mais on est parvenu. Plus tard, on subit les dures conséquences des excès auxquels on s'est porté imprudemment. Je meurs de ma jeunesse... »

Claude Perrin fut tiré de cette pensée par une vive lumière qui l'éblouit. À cet endroit, la rue devenait le siège de nombreux médecins, et les rayons du soleil réverbéraient contre leurs enseignes en cuivre bien astiquées qui faisaient l'effet d'un filon à découvert courant sur les murs de pierre grise.

— La rue se barde, elle se cuirasse, fit Claude Perrin. Cela devient une formidable machine de guerre !

Je pensais bien que MM. les médecins étaient à l'abri des pointes de Claude Perrin. Ce sont des boucliers, leurs enseignes.

Mais Claude Perrin revint à la charge : « Comme il y a une rue des Tonneliers, une rue des Moines, cette rue devrait s'appeler la rue des Médecins. Pourquoi s'établissent-ils tous les uns contre les autres ? Pourquoi ces mœurs grégaires, cet esprit moyenâgeux ? Est-on plus malade rue Saint-Denis qu'ailleurs ? Travailleraient-ils en série, ces docteurs ? »

— Ne vous en plaignez pas. On dit que les médecins sont les gens qui lisent le plus après les membres du clergé, à Montréal.

— C'est juste. Ils lisent eux-mêmes un peu. Mais ils ne fréquentent point ma librairie. Ils me considèrent comme un intrus compétiteur, comme un rival charlatan, parce que j'ai boutique au milieu d'eux.

Quelques minutes après, nous arrivions en vue du parc Lafontaine :

— À main droite, dit Claude Perrin, emphatiquement, le parc, et, à gauche, la bibliothèque municipale. C'est un peu du Jean de La Fontaine.

Puis, changeant de ton :

— Mais s'il y a ici des bêtes, la littérature est à côté !

Il m'entraîna vers les cages des singes. Il prit plaisir à les voir forniquer. Puis nous allâmes nous asseoir sur un banc en face de la bibliothèque, entre deux autres bancs où des vieillards parlaient confusément politique.

Depuis notre entrée dans le parc, Claude Perrin m'avait à peine dit deux mots. Il rompit enfin le silence :

— On dit que l'homme descend du singe. Quelle décadence, mon Dieu ! Vois-moi cette bibliothèque déserte ! Personne n'y entre, personne n'en sort.

Comme pour lui donner le démenti, un homme monta rapidement les marches.

— Vous aviez tort, monsieur Perrin.

— Lui ? C'est le conservateur. Une outre...

Claude Perrin mit un doigt sur ses lèvres :

— Trève de médisance ! J'ai conclu un pacte. À partir d'aujourd'hui, je ne parle plus contre personne. Ce que je pardonnais aux autres en

dernier, c'étaient mes médisances. Quand je n'en commettrai plus, j'aurai encore trop à leur passer.

— C'est votre femme qui vous l'a imposé, ce pacte ?

— En effet. Je ne vois plus rien. Je n'entends plus rien. Je ne dis plus rien. Je veux être tout négatif ; faire comme si je ne vivais plus au Canada.

— Vous rompez déjà votre pacte !

Claude Perrin sourit et retomba dans le silence.

S'il y avait chez lui un besoin de dire du mal des autres, il y avait aussi une vraie répugnance à leur en faire. Et je riais sans scrupule à ses boutades.

Claude Perrin, considérant encore la bibliothèque :

— Toujours personne. Toute notre instruction est à refaire...

À ce moment-là, quelqu'un prononça à haute voix le mot *liberté,* et Claude Perrin fit une horrible grimace.

Désireux de le remettre sur le sujet de l'éducation, je médis à mon tour :

— Le clergé est pour beaucoup dans l'indifférence que le public montre à l'endroit de la lecture, n'est-ce pas, monsieur Perrin ?

— Chaque fois que j'ai critiqué notre clergé, j'ai craint d'être confondu avec ses ordinaires détracteurs, cette canaille.

Claude Perrin se leva :

— Au Canada, les deux commerces les plus prospères sont les commerces de l'eau-de-vie et de l'autre vie. Comme je n'ai de goût ni pour l'une ni pour l'autre chose, je ne puis être ici qu'un rabat-joie.

Le retour fut gai. Claude Perrin passa mille observations plaisantes sur tout ce qui s'offrait à notre vue. Il me raconta quelques historiettes. Sa promenade lui avait fait du bien.

Avant de me quitter, il me remit *l'Art poétique* de Boileau et me remercia de lui avoir fait escorte :

— Je n'ai pas de bon sens. Quand je n'ai pris la précaution de me faire accompagner, je reviens chez moi en taxi, épuisé par un trop long exercice : je me perds de vue en suivant le fil de mes idées. Le fil de ses idées, c'est le fil d'Ariane qu'on suit à rebours !...

IV

LE MAL DE PROVINCE

On ne rencontre jamais à la librairie Perrin tous ces badauds qui raflent les plus récentes publications :

— C'est, dit Claude Perrin, l'avantage de ne tenir que des classiques. Ma clientèle se compose de lecteurs sérieux et de collégiens faibles en version.

— Ceux que vous traitez de badauds, hasardai-je, déplorent notre esprit de province.

— Ils confondent l'esprit provincial avec l'esprit d'une province. Mais seul l'esprit provincial est mauvais. Balzac a bien illustré cela dans les *Illusions perdues* que tu liras. Ce n'est pas Lucien Chardon qui est ridicule, mais Lucien de Rubem-

pré, trop parisien et qui épate l'angoumoise madame de Bargeton.

— Pour nos badauds, Balzac est un provincialisme.

— S'ils croient sortir de la province pour lire les écrivains d'avant-garde, ils se trompent fort ; c'est toujours retarder que de suivre la mode. En France, surtout, les écoles se succèdent rapidement : le classicisme et le romantisme alternent. En période de paix, le classicisme règne ; après une guerre, une révolution, le romantisme l'emporte. Si l'on veut donc à toute force être à la page, qu'on prenne le contre-pied des Français plutôt que de les imiter de près. D'ailleurs, si l'on imite les jeunes écrivains, on néglige les meilleurs, qui se font connaître assez tard. Les plus sûres gloires sont posthumes. Les chefs-d'œuvre ressemblent à des pierres tombales...

— Classique, romantique, ne sont-ce pas là des mots, monsieur Perrin ?

— Non, ils désignent deux manières d'être. Le classique est un sédentaire * Il sort peu et rentre souvent en lui-même. Le romantique, lui, est un

---

* Le Canadien français est un classique : il n'aime pas la nature et ne sort guère de son trou. *Note de l'auteur.*

nomade. Il voyage beaucoup. Il connaît tout le monde, mais s'ignore.

« En France, on est classique comme on est casanier. On y devient romantique quand on perd sa place ou qu'on est envoyé dans une colonie ; aussi en exil et au service.

« Là, tout désarroi suscite le romantisme ; la paix, l'ordre et la prospérité, y engendrent le classicisme. Sous Henri IV, après la Ligue, la France eut Malherbe ; sous Louis XIV, après la Fronde, elle eut Boileau ; et, en 1800, après le Directoire et sous le premier Consul, Laharpe.

« Le cul de plomb, dans une période de trouble, se croit homme d'action pour parler à tue-tête ; mais son influence est peu étendue, immédiate et superficielle. Profonde, au contraire, est celle du classique. Tandis que le premier descend au niveau de la foule, le second m'élève jusqu'à lui. »

— Reste que les romantiques ont trouvé des idées nouvelles.

— Oui, mais c'est dans les classiques qu'on va les chercher, parce qu'ils les ont rendues à la perfection. Celui qui fait une trouvaille n'ose rien y changer ; elle lui appartient, mais elle le possède ; ce n'est pas encore une idée, c'est une

idole. Le classique n'a pas ce respect. Entre ses mots et ses idées, il admet un certain échange ; il les fait, pour ainsi dire, entrer en composition... Autrement il serait embarrassé comme ceux qui mettent Virgile en alexandrins, tâche ingrate où Racine n'eût guère fait mieux que Delille. Traduire sa pensée, c'est trouver l'expression d'une autre pensée, plus ou moins différente, et qui est meilleure. La pensée et son expression, comme les plateaux d'une balance revenant au repos, oscillent, l'une sollicitée par l'autre, pour diminuer tout écart et tendre vers l'équilibre, la formule définitive.

V

LA SINCÉRITÉ

« Étant jeune, nous dit Claude Perrin, on se montre sous un faux jour à des personnes chères ; non pas dans une intention mauvaise, mais par complaisance pour elles. Ma grand'mère était une dévote et mon grand-père un rentier économe. L'un ramassait des sous et l'autre accumulait des mérites ; c'étaient là deux façons de paraître avares. En réalité, ils étaient parvenus à une perfection morale qui me les rendait étrangers. Je tâchai de leur plaire en me montrant semblable à eux, sans que jamais l'idée me vînt que si tel avait été le cas, j'eusse été plus saint et plus sage, plus moi-même. Mais comme l'on ne sépare les apparences des vertus que pour en prendre

les vices contraires, je simulai l'avarice et commis pas mal de petites tartuferies. »

Quand nous fûmes sortis, Tancrède et moi, je témoignai mon incrédulité :

— Monsieur Perrin feindre ! A-t-il pu jamais avoir cette complaisance ?

Mais, pour me surprendre davantage, Tancrède évoqua le souvenir du Claude Perrin qu'il avait d'abord connu :

— Je rencontrais Claude Perrin chez madame C * * *, une riche marchande de Montréal.

« Claude Perrin était alors recherché pour l'extrême politesse de sa conversation. Nulle, sans doute, n'était plus exquise que la sienne : il convenait de tout avec tout le monde. Jamais si bien qu'à cet homme les mots n'ont d'abord servi à dissimuler sa pensée, et j'aurais dit : son vide pris pour une vie intérieure.

« Tout à tous, que pouvait-il bien être dans la solitude ? Mais pour être seul, il faut être quelqu'un ; on ne se sépare que des personnes dont on diffère ; or, il semblait que Claude Perrin, comme un miroir, ne fît que réfléchir les autres.

« Quant au physique, il était si moyen qu'on l'oubliait d'une soirée à l'autre et que, dans

l'intervalle, on était tenté d'exagérer un de ses traits pour l'ancrer mieux dans sa mémoire. Pour le dépeindre, il faudrait, par l'art, suppléer à son souvenir fugace.

« Un bon soir, je lui reprochai de s'être moqué de notre hôtesse, et de n'avoir jamais été qu'un farceur. Grande fut ensuite ma propre surprise de l'entendre protester du contraire. Non seulement il avait cette opinion, mais il réussit à me la faire partager.

« La sincérité, pour lui, était le privilège de l'écrivain, qui appartient à une société idéale où règne une politesse supérieure, le style le plus pur et le plus égal.

« Puis, de la théorie, Claude Perrin passa aux confidences. Il me dit les obstacles qu'il avait eu à surmonter pour être sincère dans sa retraite cachée au milieu de tous : « Avec les autres, on s'altère. »

Pour finir, Tancrède fit une petite digression, où je vis comme il est pénétré des idées de Claude Perrin. (Cet homme-là le cite à tout bout de champ ; il a des guillemets au lieu des tempes !) :

« Pour être sincère, il ne suffit point de révéler des choses honteuses ; elles sont les plus com-

munes, et l'aveu qu'on en fait ne coûte guère : l'écorché gêne moins que le nu. La sincérité véritable se place entre la banalité et la psychologie qui dépèce son homme. Même, tout dire ne demande aucune sorte de courage ; c'est comme ne rien dire du tout. L'auteur passe pour imaginatif dans la mesure qu'il se compromet. Ainsi l'on tient les *Confessions* de Jean-Jacques pour son meilleur roman : comment le croire quand nous mentirions à sa place ? »

*

* *

On a dit que Claude Perrin manquait d'imagination ; même, un critique littéraire a été jusqu'à parler de « sécheresse désespérante ». Ce qui, du moins, n'est pas banal comme éloge. Mais, un jour que Roch Laragne lui reprochait la même chose, Claude Perrin lui répondit : « Je suis sobre, modéré, sans humeurs morbides, sain et robuste, et seul. Je suis sec comme la terre. Je suis sec comme un grenier bien aéré. Je suis sec comme les constellations qui ne se couchent pas dans la mer. »

— Tout de même, dit Roch Laragne, ce que tu écris, je trouve que ça manque d'images.

— Tu ne devines pas, répliqua Claude Perrin, comme il faut de l'imagination pour se passer des images ! Mais les images sont la recette commune des tireurs de lignes. Ils les épinglent comme une lessive au fil de leurs discours !

Le notaire Berthelot intervint dans la discussion :

— J'aime bien la prose nue, toute spirituelle, de Claude Perrin. Elle est sèche, mais sèche comme la poudre, et fait explosion à la moindre étincelle d'intelligence du lecteur. Cependant, j'aime aussi une histoire, avec un commencement et une fin, des péripéties et un dénouement.

— En tout cas, leur dis-je, ce n'est pas ce qu'on attend de Claude Perrin. Claude Perrin est un penseur. Il nous doit des livres de maximes. Que d'autres nous fassent vivre, rire et pleurer, mais que Claude Perrin nous apprenne à vivre par nous-mêmes !

Mais Claude Perrin nous réservait une surprise :

— Tu te trompes, me dit-il. Je suis un conteur. Et la preuve, c'est que je viens d'écrire un recueil de nouvelles. Ça s'intitule les *Premiers et les Derniers.* Je vous invite à en venir entendre la lecture chez moi ce soir.

Il ne voulut pas alors nous en dire davantage. Aussi, à neuf heures tapant, tous fidèles au rendez-vous, étions-nous assis en rond dans son petit salon, et Claude Perrin alla chercher un épais manuscrit :

— Comme c'est très long, dit-il, je vais commencer tout de suite. Si je vous ennuie, vous boirez mon vin. La bouteille et les verres sont là.

Et il nous lut d'abord

LE PREMIER LECTEUR

C'était l'avènement du premier lecteur dans la province de Québec. Claude Perrin avait fait le compte rendu de cette nouvelle sensationnelle dans un style journalistique d'un comique énorme. Cela commençait par une centaine de gros titres cocasses pour se terminer comme la péroraison du prêche d'un curé illettré.

Nous fûmes tous très contents, peut-être moins du conte que du caractère imprévu qu'il laissait présager du reste. Car nous avions craint d'abord qu'il s'agirait de contes moraux. Mais la lecture de la seconde nouvelle remplaça notre première crainte par une autre crainte de nature tout opposée : c'était

LA DERNIÈRE FILLE

Claude Perrin supposait d'abord que tous les pays s'entendaient pour abolir réellement la prostitution. Seulement, l'on s'entendait aussi pour tolérer la dernière génération de filles : attendu que les psychologues reconnaissent qu'elles sont incorrigibles ; que l'idéal démocratique régnant partout, on respecte le bon plaisir des individus. Puis on assistait à la disparition des dernières filles ; à la fermeture des dernières maisons closes. Arrivait enfin le jour où il ne restait plus qu'une fille. Or, il se trouvait que cette dernière fût encore belle. Sa clientèle s'étendit bientôt au monde entier. Elle recevait des princes, des magnats du commerce et des ouvriers. Elle était même considérée par les hommes comme la Femme. D'être ainsi la dernière de son art lui faisait une majesté. Alors les autres femmes prirent ombrage. Elles la jalousèrent, l'envièrent, cette maîtresse de toute la population mâle de la terre, en rêve ou bien effectivement. Comme de la jalousie et de l'envie à l'émulation et au zèle, il n'y a qu'un pas, il fut tôt franchi ; et tout recommença. Mais, cette fois, le recrutement se

faisait tant par le haut que par le bas de la société !

Bien entendu, le notaire Berthelot, Roch Laragne et moi-même lui conseillâmes de retrancher cette nouvelle comme étant absolument inconvenante.

— Je n'en ferai rien, dit Claude Perrin. Je vous ai fait rire. J'en ferai rire d'autres. Le rire excuse tout. Maintenant je vous ferai pleurer.

— Est-ce que les larmes servent elles-mêmes d'excuse universelle ? lui demanda le notaire.

— Si tu n'en es pas convaincu, mon vieux Berthelot, prends femme ! lança Claude Perrin.

LA FIN DU MONDE

Cette troisième nouvelle n'avait pourtant rien de pitoyable. Elle était horrible. En voici le sujet. Tous les hommes et toutes les femmes, d'un commun accord, sont entrés en religion ; ça va être la plus belle fin du monde imaginable. Mais voici qu'à l'approche de la fin, un scandale éclate : d'un bout à l'autre de la terre, on apprend qu'un enfant est né ! Tout serait-il donc à recommencer ? Ah non ! Le commencement nous a coûté trop cher ! On tient conseil. On

décide de tuer l'enfant. Et la nouvelle se terminait par la description d'un infanticide par un groupe de fanatiques. Le monde finissait par la pire des fins.

Claude Perrin nous lut à la suite

MA PREMIÈRE FEMME

La bienséance m'oblige à ne vous en rapporter ici que le début à titre d'exemple : « J'avais, dit le héros, toujours connu ma femme enceinte... » Toutefois, au cours de ce récit, un point intéressant était soulevé, à savoir si le cocu est moins cocu au fond que l'amant de sa femme. Point que nous discutâmes, chacun selon son expérience ou sa compétence.

Puis Claude Perrin lut

LE DERNIER PRÊTRE

« Mon grand-père appartint à l'ordre de saint Dominique et mon père fit partie de la compagnie de Jésus. Après la mort de ma femme, j'entrai au séminaire, et quelques années plus tard, j'avais le bonheur d'être curé de ma paroisse natale. Mais s'il y avait eu une progression, cette pro-

gression avait été descendante, de moine à jésuite et de jésuite à prêtre séculier. Aussi, bien que j'eusse espéré toujours que mon fils se ferait au moins frère, n'ai-je pas été surpris outre mesure quand il a convolé en secondes noces. Chez nous, de père en fils, la vocation est allée s'affaiblissant, et l'attachement au siècle croissant à chaque génération. Du moins c'est ce que je pensais encore hier, quand j'appris que ma petite-fille allait entrer en religion : son père a bien voulu prendre chez lui sa fille qui, à l'âge de dix-huit ans, manifeste déjà un penchant pour la vie mystique. La vocation n'a donc pas quitté notre famille, mais elle a changé de sexe. Ainsi soit-il !... »

Voyant nos fronts rembrunis, Claude Perrin interrompit sa lecture :

— Vous n'avez pas l'air de priser cela beaucoup ?

— Mais c'est blasphématoire ! dit le notaire.

— Vous ne pensez qu'à mal. Je suppose que le grand-père et le père sont entrés en religion après la mort de leurs femmes.

— Est-on admis parmi les Dominicains ou les Jésuites dans ces conditions-là ? demandai-je.

— J'avoue que je ne sais pas encore si les liens du mariage sont jamais rompus aux yeux de ces gens-là. Mais je m'informerai.

— Tu feras bien, dit Berthelot, si tu ne veux pas choquer les braves gens.

— Oui, répondit Claude Perrin ; comme il est écrit sur un mur de l'Université : *Ne blasphémons pas !*

Nous le priâmes donc de continuer la lecture de cette histoire, en lui promettant de l'écouter plus sereinement.

Claude Perrin fit semblant de chercher les pages suivantes, puis il passa à une autre histoire.

Le reste fut de plus en plus fantastique. Nous découvrîmes successivement un Claude Perrin scatologique, un Claude Perrin surréaliste, un Claude Perrin obscène, un Claude Perrin horrible, un Claude Perrin régionaliste.

Avant de partir, j'eus la curiosité de jeter un coup d'œil sur son manuscrit resté sur le bras de son fauteuil : c'étaient des pages détachées de son livre de comptes et des feuilles blanches : Claude Perrin avait tout imaginé au fur et à mesure.

VI

UN AVEU

On critiquait un certain écrivain qui répète de bonnes choses dites par d'autres ; Claude Perrin prit sa défense :

— Du moins répète-t-il des choses qu'il est bon de rappeler sans cesse à un monde oublieux comme est le nôtre. À ce propos, il cita une réflexion de Vauvenargues : « Faites remarquer une pensée dans un ouvrage, on vous répondra qu'elle n'est pas neuve ; demandez alors si elle est vraie, vous verrez qu'on n'en saura rien. »

Mais revenant sur l'écrivain en cause, il admit que ses livres étaient bien meilleurs que leur auteur :

— Il semble ignorer qu'il faut être riche pour emprunter. On ne doit rien emprunter de supé-

rieur à ce que l'on trouve. Même la citation doit être une trouvaille.

— Citer c'est pédant ! fit Tancrède.

— Ce serait vrai en France, répondit Claude Perrin. Nous, nous citons plutôt par modestie que par ostentation.

— Incurable modestie !

— En tout cas, l'art des citations, les citations heureuses demeurent le privilège du petit nombre. Par exemple, et je devrais dire : par excellence, Montaigne ne se contentait pas, lui, de réciter ; il utilisait, pliait à ses fins, ses auteurs ; et il leur prêtait plus qu'il ne leur prenait. Mais on use volontiers d'expressions toutes faites. La mémoire est un moindre effort à la loi duquel la plupart des écrivains se soumettent. Nous avons trop de livres qui n'ont pas fait d'auteurs.

— Il y a d'heureuses citations, mais, demandai-je, y a-t-il aussi d'heureuses répétitions ?

L'écriture est un moyen de fixer la parole ; tout écrit est un mémoire. Il est donc bien illogique d'écrire la même chose deux fois. Besoin est pourtant de redire, parce qu'on n'aime plus relire depuis que les écrivains imitent de près le langage parlé. D'autre part, le souci de ne pas se répéter fait que l'on omet dans un livre cer-

taines idées nécessaires à sa compréhension par ceux qui n'ont pas lu ses autres livres. Les auteurs obsédés par ce souci finissent par ne s'adresser plus qu'à la petite clientèle des lecteurs de leurs œuvres complètes. À la fin de tout ce que j'ai écrit, il me semblait entendre mon lecteur : *Plaît-il ?*

— Quel lecteur ? demanda Tancrède.

— C'est une manière de dire. Je n'écris que pour moi. Des notes, des pensées, des vers. Je n'écris rien de long, et je ne lis jamais un livre tout d'une traite.

« Les œuvres longues m'ennuient. J'aime celles qu'on peut lire en une seule séance. *Poésie et Vérité* que voici sont admirables, sans doute ; mais les notes que je pourrais en avoir prises tiendraient dans une cinquantaine de feuillets. Des *Mémoires d'Outre-tombe,* encore moins. Cet ouvrage est une traduction plus ou moins fidèle, pleine de redites et d'à peu près, de ce développement qu'est la vie. On peut aimer mieux s'exprimer en peu de mots. Inutile de retrouver le temps perdu ; il suffit de fournir à son lecteur le petit os au moyen duquel reconstituer le monstre. L'avantage du court récit, c'est qu'on peut l'embrasser facilement. On en retient sans peine les

SÉMINAIRE DE STE THÉRÈSE

détails ; tout de suite nous en apparaît la composition. Quoi de plus facile à lire qu'une *Fable,* une *Épître,* une tragédie de Racine, un sermon de Bossuet, quelques maximes ? Les longues œuvres chargent notre mémoire ; elles pèsent de plus en plus. »

— Tu n'es pas un liseur, dit Tancrède.

— C'est vrai. Je ne lis pas pour lire. Ce qui est écrit pour mon seul plaisir me fatigue bientôt. Seule la lecture me plaît toujours des livres qui me nourrissent, qui m'instruisent, qui m'édifient. Ce sont, en général, des livres denses, nets, directs, et d'apparence austère ; mais l'essence de toutes les bonnes choses. Leurs auteurs les ont faits tout petits par désir de les voir partout nous accompagner. Ils tiennent dans la main, ils remplissent la vie ; je les sais par cœur et je les conserve dans ma mémoire ; ils deviennent partie de moi-même, tandis que les autres ne sortent jamais bien de ma bibliothèque. Les longs ouvrages, les monuments d'érudition, on les consulte comme de graves personnages ; on ne se familiarise point avec eux.

Toujours dans le même ordre d'idées, voici un conseil que me donna Claude Perrin :

— Resserre tes phrases. Ayant plus de ressort, elles pénétreront plus avant dans l'esprit et dans le cœur. Celles qui ont le plus compté dans ma vie sont les plus brèves : les maximes, les beaux vers. Les bons mots, entends les efficaces, les traits les plus rapides, toutes les paroles mémorables, les plus riches de sens, sont courts ; mais, une fois entendus, ils résonnent en nous à jamais. Il n'y en a pas de plus longs. C'est à la maxime et aux beaux vers que répond le plus long silence, tandis que les autres paroles s'annulent pour ne laisser après elles qu'une vaine rumeur.

VII

DES CONFIDENCES

Tancrède parlait : « Hier, le ministre m'a fait des ouvertures. Son parti accepterait volontiers ma collaboration. En échange de ma notoriété et de mon précieux temps, il me céderait un peu de son pouvoir et de son prestige. »

— C'est, dit Claude Perrin, que nous sommes parvenus à l'âge où l'on ne se contente plus de l'argent, c'est-à-dire du possible ; mais où l'on veut réaliser ses rêves, — et les réaliser, c'est les imposer aux autres. Pour cela, deux moyens s'offrent à nous : nous faire élire ou nous faire lire...

— Et prendre femme, ce moyen terme entre le monde et les mots, acheva Tancrède. Hélas ! Élizabeth et moi avons vécu ensemble, non point

amoureusement, mais à l'amiable. Aussi, le jour de ma fête, — j'ai eu quarante ans, — avant que nos rapports ne devinssent par trop politiques, et pour m'adonner à la littérature, je me suis offert ma liberté, en ayant pris garde qu'Élizabeth crût en même temps s'en faire le cadeau.

— Es-tu content ?

— À vrai dire, cette liberté me semble une liberté en moins... Ne me serais-je point abusé ? Est-ce que je n'ai pas aimé ? Tout est vrai, tout est faux.

— Et, dit Claude Perrin en souriant, l'amour est la seule chose sur laquelle on ne puisse dire de pures sottises !

Tancrède soupira :

— Puisse mon sacrifice être profitable aux lettres !

Je m'approchai d'eux :

— Je ne savais pas, monsieur Tancrède, que vous aviez cette ambition.

— Il y a vingt ans, me répondit-il, je suis venu près d'embrasser la carrière des lettres. Mais, prudence ou peur, j'ai suivi le conseil de mon père, qui me voulait avocat. Parti dont jusqu'à présent je n'ai eu qu'à me féliciter ! Aujourd'hui je gagne beaucoup et j'ai du loisir.

Claude Perrin approuva sa conduite, parce que : « Ceux qui ont commencé par écrire, dit-il, n'ont d'abord produit rien qui vaille pour la simple raison qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de vivre et, par la suite, ils n'ont guère fait mieux ; leur pauvreté les a empêchés de vivre. »

« Une idée bête, continua-t-il, c'est que la misère inspire les grandes œuvres. Souvent elle dégrade l'écrivain et le rend stérile. D'autre part, le succès tardif fait de lui un parvenu ridicule, sorti de son milieu d'où il puisait ses meilleures choses, et comme coupé de ses racines. »

— Mais, dit Tancrède, le principal avantage d'avoir attendu vingt ans, c'est d'avoir pu lire beaucoup. Dès que l'on écrit soi-même, on ne sait plus que se relire ; partout on cherche son bien.

— Je vais perdre un de mes clients ! fit Claude Perrin.

— Donc, conclut Tancrède, je commencerai sous les meilleurs auspices du monde, plein de lectures, d'expériences de toutes sortes et d'indépendance véritable.

— Qu'est-ce que vous vous proposez d'écrire ? lui demandai-je.

— C'est là que ma pratique des affaires va m'être d'un précieux secours. En premier lieu, il s'agit de savoir quels sont les succès du jour.

Puis, se tournant vers Claude Perrin :

— Si tu perds un client, tu gagnes un consultant.

— En général, dit Claude Perrin, le livre épais se débite mieux que les autres. Celui qui n'a pas eu le courage de le parcourir en fait très volontiers l'éloge, comme pour s'acquitter d'une dette, et celui qui s'est donné la peine de l'étudier n'est pas pressé d'avouer qu'il a perdu son temps.

— Donc, tu me renseigneras sur ce que je devrai écrire. Peu me chaut le sujet, le genre, la longueur. Enfin j'aurai plus de plaisir à bien écrire qu'à dicter une chose qui ne peut avoir plus de valeur qu'une autre !

— Mais deux heures sonnent, dit Claude Perrin. Allons déjeuner. En ce moment, le restaurant est vide et le service prompt, si en revanche l'on sert du réchauffé. Ensuite, si vous voulez, nous irons nous asseoir dans le square.

La rue par laquelle nous nous rendîmes au restaurant le plus proche n'a rien de remarquable. Les passants n'ont rien de remarquable. A cette

heure-là, ils retournaient à leurs boutiques ; faible courant que nous remontâmes à gué.

La cuisine était rudimentaire. Au moins, le bœuf, c'était du bœuf, et les légumes, des légumes. Le meilleur était le café, amer comme l'aime Claude Perrin.

Nous étions d'abord les trois seuls clients. Puis un homme d'âge trop mûr s'attabla vis-à-vis de nous. Défraîchi, assez ; rides, plis, binocles. Il était servile ; il remercia la fille de salle, qui ne l'entendit pas ; alla remettre le menu sur une table voisine. Son repas terminé, il ouvrit tout grand un journal anglais, et, comme en une brassée, remonta à sa surface bourgeoise. Il se concentra, retint son souffle ; de temps à autre, il ouvrait la bouche pour boire. Il partit. Mais il revint : il avait oublié le pourboire ; vieille habitude.

J'oubliais de dire que la fille de salle est charmante. Elle s'appelle Anne. De taille moyenne, bien tournée et preste. Sa poitrine pointe. Ses grands yeux bleus, éclos dans une figure rose, jusqu'à la fin restèrent froids. D'autant plus beaux.

— Pourquoi, demandai-je à Claude Perrin, les hommes d'affaires que nous rencontrons sont-ils

si laids ? Ce ne peut être une question de traits, il y a des visages réguliers. Alors ?

— L'air, me répondit-il. Oui, c'est leur air, ou mieux sa raréfaction qui les enlaidit. L'air, c'est l'âme à fleur de peau ; cela se respire. Mais rien ne s'exhale d'eux que leur cupidité.

À côté du restaurant, le square semble un pot de fleurs. Quatre érables y bourgeonnent. Pour tout autre verdure, quatre bancs peinturés de frais.

Claude Perrin, Tancrède et moi nous assîmes sous un érable comme dans une légère vapeur dorée.

— Mon compagnon ordinaire, nous dit Claude Perrin, est ce vieux cocher, le dernier de son espèce.

Il était écroulé sur un banc comme un sac, de l'ouverture duquel sortaient pêle-mêle des barbes jaunes, des sourcils en broussailles et une épaisse tignasse rousse ; et un peu de foin dépassait de ses poches qui étaient deux déchirures. Le cheval mangeait à même tout cela.

« À son cheval, il fait les confidences les plus saugrenues à haute voix. Ainsi, pas plus tard qu'hier : « Je me suis réveillé en sursaut. Ma femme, en rêvant, m'avait donné un coup de

pied en plein... Une ruade. Elle était découverte et m'apparut comme un gros ver blanchâtre. Je l'ai poussée : « Qu'est-ce qui te prend ? » qu'elle me dit. Puis de me coller sa bouche sur la nuque. » Alors, se retournant vers tous ceux qui l'écoutaient : « Messieurs, je venais de dépasser l'écœurement ! »

Tancrède mit ses lunettes :

— Ce cocher ressemble étonnamment à mon dernier client, qui était velu autant que lui. Il entra dans mon étude, casqué d'astrakan et la face profondément enfoui dans une fourrure à long poil fauve ; mais, bonnet et paletot enlevés, il m'apparut à profusion barbu et moustachu ; et je vins pour lui dire : Vous n'ôtez pas tout ? C'était un psychanalyste retors qui désirait se séparer de sa femme en bonne et due forme. Il s'engagea dans une explication labyrinthique que naturellement je n'écoutai pas. C'est un précepte, dans mon métier, que de ne pas tenir compte des raisons, mais des moyens. Dans son cas, pourtant, je décidai pour la réconciliation avec celle « qui a le plus joli petit nez du monde, des yeux noirs vifs et tendres, un front large et haut, une bouche charnue agréablement et sensuelle, » mais

qui pèse deux cents kilogrammes. Mon après-midi y a passé.

Un vent chaud soufflait doucement et nous alanguissait. Cependant, comme soustraits à cette influence, allaient et venaient deux ecclésiastiques. Ils parlaient en même temps. Ils disaient les mêmes choses.

Agacé, Tancrède dit :

— Deux hommes ensemble, c'est un tête-à-tête. Quelle chose ennuyeuse ! Dire que je n'ai eu longtemps d'autre plaisir que la conversation ! Il fallait que ma vanité fût bien grande.

Claude Perrin avait fermé ses yeux. J'observais le cocher attendant ses confidences.

Tancrède murmura :

— Élizabeth...

Puis, un moment après :

— Un matin qu'elle s'était réveillée avant moi, elle commença une lente rotation : d'abord, elle me baisa le long du dos et, dans mon rêve, je distinguais un sombre personnage qui allumait des cierges...

Claude Perrin, qui n'oubliait point ma présence, rouvrit ses yeux :

— Trève à cette délectation morose ! Nous sommes à deux minutes de Notre-Dame. Nous

avons le temps d'aller admirer les vitraux de la sacristie, les plus beaux d'Amérique. Personne ne se doute de leur existence, pas plus, d'ailleurs, que du fleuve.

Un peu de la douceur des vitraux passa dans nos âmes, et, sur le chemin du retour, Tancrède rétracta les propos qu'il avait tenus dans la librairie :

— J'ai médit de notre amour. Parce qu'il n'est plus, j'ai décrété qu'il n'avait jamais été, habitué que je suis à nier ce qui est précaire. Soyons juste. Élizabeth m'a procuré des joies profondes. Ces joies étaient amoureuses, de la sorte qu'on méprise à cause d'un préjugé. Mais est-ce qu'elles sont moins bien senties par l'homme pour l'être également par les brutes ?

Faisant écho à son ami, Claude Perrin :

— L'âme a beau bouder le corps, prétendre rompre leur vieille association, c'est un ballon captif. Elle simule, mais ne laisse pas de participer aux plaisirs. Ensuite la chair, devenue plus légère, permet à l'esprit plus de subtilité et de jeu, et j'allais dire : plus de corde. Si bien que les deux y trouvent finalement leur compte.

« D'être éphémères, les joies ne sont pas diminuées. Au contraire, elles en sont plus intenses.

Seule la vie fait exception à cette règle. Il faut dire aussi que la vie est une joie ressentie de peu et niée fréquemment, parce qu'elle est durable. »

Tancrède renchérit :

— Les tristes gens qui nous vantent les joies éternelles pour médire des terrestres, et qui se privent de ces dernières pour nous convaincre de l'excellence des premières, comme s'ils les goûtaient d'avance et pouvaient en juger, se trompent fort s'ils croient réduire à mes yeux les unes ou grandir les autres.

Claude Perrin sourcillait.

Quand Tancrède nous eut quittés, je demandai à Claude Perrin :

— Qu'est-ce que maître Tancrède écrira ?

— Il va reprendre Élizabeth. Il aime les belles-lettres comme il aime les belles, frivolement.

En effet, Tancrède ne fut jamais qu'un avocat à l'aise, parce qu'il attendit pour écrire d'être libre de tout souci matériel. S'il n'avait pas suivi le conseil de la prudence, il serait devenu un auteur ou un misérable : pas de succès sans risque.

VIII

LA CARRIÈRE

D'habitude, je m'empresse de mettre par écrit les propos que j'ai entendus à la librairie. À mon grand regret, la semaine dernière, j'ai négligé de le faire ; pourtant Claude Perrin avait été éblouissant de verve.

MM. Bleau, éditeur de son état, et Dombrowski, professeur à la Faculté des lettres de l'Université, s'accordaient à dire que la carrière de l'homme de lettres est une carrière comme une autre, c'est-à-dire qu'elle fait vivre son homme.

— Et pour cause, dit Claude Perrin. L'éditeur publie un million de livres. Il fait de bonnes affaires : l'enseignement obligatoire lui a donné un public ; la publicité a remplacé la critique.

Il n'a plus besoin des salons, des académies, des scènes. Il n'a même plus besoin d'écrivains célèbres, parce qu'il devient plus considérable qu'eux. Il devient ce que sont devenus les chefs d'orchestre, qui éclipsent les compositeurs. Comme on est attiré plus par un Toscanini que par Beethoven, que par Bach, de même on achète les livres d'un éditeur sans regarder leurs signatures. La signature se confond avec le titre, et le nom de l'éditeur passe pour la marque de fabrique. « Le véritable auteur d'un livre, écrivait mélancoliquement Jules Renard, c'est l'éditeur. » Celui-ci a l'impression d'écrire lui-même ; il choisit ses manuscrits comme les auteurs leurs mots, pour composer son catalogue, qui est le chef-d'œuvre.

« Il laisse bien loin derrière lui le prudent éditeur d'autrefois ! Ce dernier n'éditait que des pièces de théâtre applaudies, des sermons courus et des classiques. C'étaient, en somme, autant de rééditions. Ce qui paraissait d'autre pouvait encore passer pour tel : l'écrivain, si grand soit-il, ne peut qu'il ne se répète à la fin. D'ailleurs, les classiques rééditaient déjà, ou mieux, traduisaient librement les Grecs et les Latins. Comme la réédition est une recette sûre, l'ancien éditeur gagnait un peu d'argent ; mais il ne pouvait risquer

d'en perdre. S'il avait une clientèle, il n'avait pas de public. Le peuple était ignare. Les nobles savaient tout d'avance et n'apprenaient rien. Les moines lisaient du latin ; c'est la langue de l'Église ; en outre, elle brave l'honnêteté. Les gros tirages d'alors s'élevaient à cinq mille exemplaires. De son vivant, Voltaire lui-même, lu dans toute l'Europe, n'a guère dépassé ce chiffre. L'éditeur n'était ni entreprenant ni joueur. Au service d'une élite, il lui donnait ce qu'elle lui demandait.

« Mais, si différent de lui que soit l'éditeur moderne, il se trouvera un bon jour dans une situation analogue. Parfaitement libre pour le moment, il publie n'importe quoi. Le public lit tout. Mais, dans ce tout, il n'y a pas que du mauvais ; il y a aussi du bon. Ce qui fait que petit à petit il se cultive. Demain, la masse aura peut-être des goûts et des dégoûts avec lesquels il faudra compter. Quand tel sera le cas, l'éditeur devra se doubler d'un connaisseur, s'il veut garder sa liberté. Mais alors il jouira d'une liberté supérieure. »

Hors de combat, l'éditeur s'en fut. Claude Perrin s'en prit à l'autre :

— Le professeur explique les auteurs. Il enseigne surtout la méthode. (La critique est facile, mais peu savent bâtir une thèse.) Son objet est de former des professeurs. Le diplôme qu'il confère n'est pas un prix de littérature, mais un titre donnant à celui qu'il en revêt le droit d'occuper une chaire. Parce qu'il doit donner à l'étudiant un moyen de gagner sa vie, il ne peut se proposer d'en faire un écrivain ; sinon il ne devrait pas lui enseigner à bien écrire ; d'abord, parce que c'est écrire peu et, ce qui pis est, parce que c'est tout faire pour s'appauvrir. La qualité littéraire, c'est aussi la qualité, donc le petit nombre, de ses lecteurs. Or, la littérature est une carrière pourvu qu'elle rapporte. Soit dit en passant que les bons écrivains n'ont pas fréquenté les facultés de lettres. Cependant le professeur vit aux dépens des écrivains. Comme dit Paul Claudel à propos de Verlaine : « L'argent, on n'en a pas trop pour Messieurs les Professeurs, qui plus tard feront des cours sur lui et qui seront tous décorés de la Légion d'honneur. » Le professeur est-il à blâmer ? Que non. S'il n'empêche point la bonne souffrance, il opère du moins des résurrections. C'est à lui que nous devons, par exemple, le moyen âge tombé dans l'oubli. Maintenant les

vieux trouvères et les vieux troubadours disputent aux écrivains contemporains leur maigre pitance. Enfin Malherbe reviendra ! Disons donc sans malice que le professeur pratique une forme honorable de littérature vénale. Il n'a pas choisi de s'exprimer comme l'écrivain ; mais de comprendre l'écrivain. L'un n'a sans doute pas moins de mérite que l'autre. Pour comprendre, pour expliquer ensuite, il ne faut guère moins d'imagination, de divination, de bonheurs d'expression, qu'il n'en a fallu d'abord pour s'exprimer. La lecture bien faite d'une œuvre est une seconde œuvre. Il se rencontre que le commentaire profite même à l'auteur. Ainsi Bergson a remercié Thibaudet de l'essai consacré à sa philosophie. L'invention a meilleure presse que l'intelligence et la sympathie. Un peu plus et l'on préférerait le projet à l'exécution ! L'usage est de mettre le créateur au premier rang. Mais cet ordre ne serait-il point chronologique seulement ? Ne pourrait-on, sans plus d'injustice, d'ailleurs, tenir l'œuvre pour le prétexte du professeur ? En tout cas, ce dernier a le mérite d'écrire sans la satisfaction de parler de soi. Il n'est que juste qu'en manière de consolation, il reçoive un traitement. Distinguons encore. L'écrivain est un parasite de l'État. À

vrai dire, nous sommes tous en dette envers lui ; nous recevons plus de lui que jamais nous ne pourrions lui rendre. Aussi l'État seul est-il en mesure de récompenser son effort. À un service national doit correspondre une pension du gouvernement. Le professeur, lui, rend un service plus limité ; il s'adresse à un petit groupe. Il appartient à l'Université de le rétribuer. L'Université, je suppose, prend pour cela à même le produit de toutes les facultés, ce qui est repartager intelligemment le bien public. Les facultés qui rapportent le plus doivent défrayer les plus importantes : système recommandable dans les pays où l'on estime trop peu les études désintéressées dont le profit n'est point immédiat ni particulier, mais national et durable.

Le professeur, comme l'éditeur, battit la chamade. Puis Claude Perrin, se tournant vers moi :

— La littérature n'est pas une carrière. Pour parvenir, dans ce domaine, il faut être déjà arrivé : être riche au départ et, par surcroît, avoir du talent.

— Je vous crois, monsieur Perrin, mais vous venez de perdre deux clients.

— Eux ? Ils n'achètent rien.

IX

LES EMPLOIS

— Roch Laragne ! Mon vieil ami ! La bonne surprise !

Du fond de sa boutique, Claude Perrin accourut, et se jeta au cou de mon oncle. Puis, remis un peu de son émotion :

— Que tu mérites de reproches !

— Sois indulgent, dit Roch Laragne, fort ému lui-même. Mon amitié pour toi est demeurée entière.

— Mais ne sais-tu pas que l'amitié se nourrit de présence ?

— Il me semble maintenant que notre commerce n'ait jamais cessé.

Claude Perrin pria mon oncle de s'asseoir et, s'étant planté en face, il le considéra longtemps en silence :

— Tu es si peu changé après tant d'années, conclut-il, qu'il m'est facile de te croire.

Et, soudain inquiet :

— Roch, tu t'es marié, peut-être ?

— Quelle question !

— C'est que, vois-tu, au Canada, on se marie comme on dit adieu au monde !

— Marié, je le suis, mais avec le monde... Je n'en suis guère plus libre.

— En effet, tu es devenu journaliste.

— Journaliste ? Oui, si tu veux. Je traduis des dépêches. C'est polir des verres comme Spinoza : on grossit les nouvelles au lieu de les commenter. Je garde mon esprit pour le soir.

— Hélas ! fit Claude Perrin, vivre, c'est veiller !

— Et toi, Claude, te voilà donc marchand.

— Oh ! je n'avance pas plus que toi !

— Qu'est-ce que tu vends ?

— Des vieilles idées : des classiques, des dictionnaires, des grammaires. Les modèles et les éléments.

— Et tu fournis l'esprit.

— Malheureusement je n'ai pas toujours été libraire ; j'ai occupé d'abord trois emplois. Il ne me restait plus beaucoup d'esprit après cela.

— Je te croyais indépendant de fortune.

— Il y a quatre ans encore, je le croyais moi-même. C'était une agréable illusion. Mais un beau jour, j'appris qu'il me faudrait travailler comme les autres au lieu de vivre à mon gré. Et je venais de me marier ! Tout ce que je savais, c'était écrire en français.

— Autant dire rien.

— Moins que rien ! Pour bien écrire, il faut écrire si lentement !

— Malgré tout, tu as obtenu trois emplois ?

— C'est-à-dire que je les ai perdus l'un après l'autre.

— Question de français ?

— Non. La première fois, pour cause de grande patience ; la deuxième fois, pour cause de candeur et la troisième fois, pour rien.

— Il fallait être journaliste. Au moins, on t'aurait toléré comme un mal nécessaire.

— J'ai failli l'être. J'y songeais quand j'héritai d'un oncle. Redevenu libre, je me suis fait libraire.

À ce moment, je pris la parole :

— Monsieur Perrin, ne pourriez-vous nous faire part de l'expérience que vous avez acquise ? Au

sortir du collège, je devrai comme vous trouver un emploi.

— Tu devras surtout le garder, coupa mon oncle ; Roch Laragne n'a point amassé de pécule.

— Eh bien, mon histoire, dit Claude Perrin, la voici : D'abord, je me cherchai un emploi. C'est bien la plus dure de toutes les tâches ! Demandes, démarches, déceptions. À la désespérade, j'écrivis à mon député. Sa réponse ne se fit guère attendre. On me proposait l'emploi de facteur. Pourquoi pas ? La vie, on s'en tire comme on peut. Et puis j'étais déjà homme de lettres ! Mais, presque aussitôt, un capitaine m'offrit un poste de traducteur, pour lequel j'avais plus d'aptitude. Quelque temps après mon installation, le capitaine entra dans mon bureau :

« — Monsieur Perrin, nous ne sommes pas contents du tout de votre travail !

« Et moi, tout naïvement :

« — Quel travail ?

« — Quel travail ? Votre travail, parbleu !

« — C'est que l'on ne m'a rien donné encore à traduire !

« — Comment ? Vous n'avez rien fait de tout un mois ? »

— Il cherchait un prétexte, tu lui as donné une raison. Et d'un.

— Pas tout de suite, Roch. Le chapelain catholique, chapelain important et gras, me promit d'intercéder en ma faveur. Mais, ô candeur, je décourageai mon homme. Vous savez que plus d'aviateurs perdaient la vie au cours de leur instruction qu'il n'en tombait au combat. Ce jour-là, un avion s'était écrasé sur le sol, tuant deux hommes. On savait que l'un était catholique et l'autre protestant ; mais l'on ne pouvait distinguer leurs cadavres calcinés. Or, il s'agissait de les bénir, puis d'inhumer l'un et d'incinérer l'autre. Le chapelain protestant voulait bien en prendre un au hasard ; comme les deux étaient déjà presque en cendres, il pouvait se montrer bon prince. Mais le catholique ne voulait absolument pas mettre en terre un protestant. Alors que faire ? « Il n'y a qu'à moi que ça arrive, des mélanges pareils ! » disait-il en prenant à deux mains son crâne rose. Je lui conseillai de téléphoner à l'archevêché. On lui manda d'user de son jugement. Et moi d'ajouter : « Vous n'êtes guère plus avancé ! »

« Alors je devins le secrétaire particulier d'un homme d'affaires. Cet homme avait bien besoin d'un secrétaire ; il lui confiait tout ce qu'il lui

brûlait de dire. Au bout d'une semaine, je me croyais son ami intime.

« — Pour devenir riche, me dit-il, ce jour-là, il faut commencer par être sans cœur et finir par être écœurant.

« — Je comprends pourquoi vous n'avez pas réussi pleinement.

« — Oui ?

« — Vous avez commencé par la fin !

« Mon troisième emploi, je le gardai plus longtemps. Je travaillais dans une agence anglaise où je n'avais à peu près rien à faire. De moi-même, ma foi, j'y serais bien resté toute ma vie. »

— La routine, dit mon oncle, est le chemin de la vie le plus doux.

— Doux n'est pas le mot, dit Claude Perrin. Je broyais du noir. La pire drogue, c'est l'amertume : elle empoisonne la vie, mais conserve son homme. Enfin j'héritai.

— Voilà le meilleur des discours en trois points, parce qu'il est le plus court du genre.

Mais cette histoire n'avait rien de trop encourageant, et Claude Perrin ajouta à mon intention : « Je m'étais fait d'abord de la vie à gagner une idée si terrible que mes déboires furent plutôt des incidents heureux. D'ailleurs, je ne me

plaignis pas plus de mes patrons que de mon entourage. Si l'on en veut d'abord aux autres de ne pas correspondre à son idéal, c'est qu'on regrette au fond de ne pouvoir l'atteindre par imitation. »

— À quelque chose malheur est bon, surtout à la littérature ! Tu feras un livre.

Claude Perrin fit un saut :

— C'est un préjugé ! Pourquoi la misère, qui nuit à tous les autres, serait-elle profitable à l'écrivain ? Autant dire qu'il n'écrit rien qui vaille que parce qu'il a faim, et que cette faim seule justifie les moyens ! Mais la réalité est tout autre. Les soucis matériels n'ont jamais rien ajouté à une œuvre ; ils ont pu seulement en retarder la production. Comme on dit si bien, la misère est noire — c'est la nuit de l'esprit et du cœur.

— Plusieurs grands écrivains ont produit de bonnes œuvres, bien qu'ils fussent dans le besoin. Seulement, en plus de leur génie, ils possédaient à un degré rare la faculté de s'abstraire et d'oublier...

— D'oublier leurs femmes, leurs enfants, souvent de s'oublier eux-mêmes. Comme c'est humain !

— Mais quelle force de caractère !

— Légèreté, incurie, égoïsme, malhonnêteté, oui ! Villon pillait et tuait ; Racine se maria par intérêt ; Verlaine abandonna sa femme... Si les grands écrivains doivent quelque chose à la misère, c'est la dureté de cœur, le prix de l'ambition.

— Comment donc ne se soucier que de bien écrire ?

— Ce problème se pose aux meilleurs écrivains toute leur vie. Chose certaine, le gagne-pain leur fait perdre presque tout.

Le soir tombait. Mon oncle Laragne avait une interview à prendre :

— Ça m'ennuie, car je n'ai rien à dire à ce monsieur. Je te quitte à regret, mon cher Claude.

Je restai.

— Pourquoi, Monsieur Perrin, demandai-je, avez-vous choisi l'état d'écrivain ?

— Choisir ? Cette question ne m'étonne pas. Au Canada, la vocation, c'est la vocation religieuse ; on n'en connaît point d'autre. On est écrivain quand on a quelque chose à dire et qu'on est le seul à pouvoir dire. Mais il est facile de se leurrer. Par exemple, ceux qui ne lisent que des livres nouveaux, et qui n'y trouvent rien,

ont bientôt l'impression qu'eux aussi ont quelque chose à dire ; de là le nombre croissant d'écrivains. S'ils lisaient les grands livres, ils perdraient cette flatteuse illusion.

— Je crois bien que je n'ai pas cette vocation.

— Ne t'en plains pas !

À la fin, Claude Perrin me dit : « Ma vie était une pièce d'or ; elle m'a procuré peu de chose, et l'on ne m'a point rendu la monnaie. »

X

À PROPOS D'UN LA BRUYÈRE

Mardi dernier, comme à l'accoutumée, je suis allé à la librairie, et j'en ai rapporté un La Bruyère. Avant de me le remettre, Claude Perrin m'a longuement parlé des moralistes français, « au prix desquels, dit-il, tous les autres ont l'air niais. » Intéressant propos qui a donné lieu à une discussion entre lui et Gilberte.

« N'est-il pas significatif, disait Claude Perrin, que l'adjectif *conversable,* qui veut dire : avec qui l'on peut s'entretenir agréablement, soit tombé en désuétude, et qu'on ait dû créer le long néologisme *conversationniste* pour désigner celui qui excelle encore dans l'art de la conversation ? »

— Tu ne te plains pas encore qu'on ne cause plus ? s'enquit Gilberte, de son bureau.

— Déjà au dix-septième siècle, La Bruyère s'en plaignait !

— Mais les avantages de la solitude ?

— L'homme seul, à la longue, devient inférieur à ce qu'il eût été, vivant en compagnie. Nous causons : je donne, mais je retiens tout.

— L'autre jour, tu citais Léonard : « Si tu vis avec un autre, tu n'es plus que la moitié de toi-même ; seul, tu es toi-même tout entier. » Tu te contredis.

— Mais on a besoin de n'être plus que la moitié, et même le quart de soi-même, de temps à autre. L'imprudent qui ne dépose jamais une partie de son fardeau, ne va pas loin. Quand on ne se quitte pas, on devient à charge à soi-même.

— L'instinct de conservation est chez toi moins fort que l'instinct de conversation.

— C'est le même. La conservation satisfait à un besoin profond ; elle repose de soi.

— Oui, mais en vous chargeant d'autrui !

— On gagne au change. Le fardeau d'autrui nous semble moins lourd, parce qu'il se quitte à volonté.

Gilberte me prit à témoin :

— Ne lui avez-vous pas entendu tenir un propos contraire ?

Claude Perrin ne me laissa pas le temps de répondre :

— Je veux bien me contredire si c'est pour dire une meilleure chose. Mais y a-t-il seulement des solitaires ? Il n'y a que des meneurs et des suiveurs.

— Et dans quelle catégorie ranges-tu les solitaires ?

— Dans les meneurs. Ils ne s'isolent pas : ils prennent le devant. Tout solitaire est le premier membre d'une société nouvelle.

— Tu te plains parce que tu demandes à la conversation autre chose que du plaisir, ou si tu préfères, un plaisir autre.

— C'est inexact. Je pense comme toi que le nécessaire, en fait de conversation, c'est le plaisir. Je n'y cherche rien d'utile, et tiens pour des esprits obtus ceux qui méprisent les propos frivoles ; ils se montrent par là insensibles au doux sentiment de la présence amicale. J'aurais dû plutôt me plaindre de la rareté de celle-ci. Mais amitié, société, conversation, ont d'abord voulu dire la même chose. C'est le même chapitre, dans La Bruyère, qui a trait à la société et à la con-

versation. Pour la même raison encore, dans une longue réflexion sur la société, La Rochefoucauld parle surtout de la conversation.

— Sur le terrain de l'étymologie, j'abandonne.

— Enfin, j'aime toutes les conversations, les plus sérieuses comme les plus badines ; en particulier celles où la réflexion profonde alterne avec la boutade. Légères ou graves, les paroles ne me paraissent point essentielles. Tout réside dans le fait d'être avec des amis.

— Comme il passe facilement d'un extrême à l'autre ! interrompit Gilberte. Tantôt les paroles sont trop vides, tantôt elles sont inutiles !

— La conversation est une communion d'âmes ; elle ressemble à l'extase des mystiques avec Dieu, qui lui parlent et l'écoutent. Ineffable échange.

— Après l'étymologie, le mysticisme !

— C'est toujours aller à la racine.

— Ma foi, il est sincère !

— À l'origine, les hommes se réunissaient en cercle autour de la proie, de la source, du feu ou de l'arbre, et à la satisfaction de vaincre la faim et la soif, l'ardeur du soleil et la fraîcheur de la nuit, s'ajouta bientôt le plaisir d'être ensemble. La conversation était assez simple ; les paroles n'étaient pas encore inventées. On mani-

festait son plaisir ou son déplaisir par des cris. Mot voulut d'abord dire grognement. Petit à petit, on apprit à parler. Par le commerce, les idées se multiplièrent ; du moins, le vocabulaire s'enrichit. Ainsi la conversation devint l'échange de paroles qu'elle est aujourd'hui. À son tour, elle unit les hommes, mais du plus solide lien. Quand le gibier manqua, quand le foyer fut éteint, la source tarie, le vent tombé et le jour, la conversation continua à jaillir des lèvres, à pétiller comme les braises retournées, à nourrir l'âme, à la bercer comme le murmure de l'eau et le tumulte des feuilles dans le vent.

Gilberte applaudit.

Claude Perrin, un peu honteux tout de même, me dit :

— Les femmes sont convaincues plutôt par les sons que par les raisons.

— Tu as rompu le charme. Je pense de nouveau.

— Ne pensez-vous pas comme monsieur Perrin ? lui demandai-je.

— Je pense que Claude a commis l'erreur commune de prendre les commencements d'une chose pour ses principes. Je ne saisis pas bien encore de quoi il se plaint.

— Vos paroles les plus hardies, reprit Claude Perrin, devraient d'abord rappeler aux autres que vous êtes en leur compagnie et les plus choquantes leur plaire au moins par un côté : elles témoignent de la largeur d'esprit que vous leur prêtez. Enfin les paroles les plus banales ne sont pas les moins douces. La conversation produit un murmure dont le charme puissant continue à opérer longtemps après que tous ont bu à la source commune.

— Tout à l'heure, les paroles n'étaient pas nécessaires ; maintenant tu légitimes les plus hardies, voire les plus choquantes. Tu t'es contredit encore ; mais, cette fois-ci, pas pour une meilleure chose. On ne doit pas tout dire. Il y a les règles.

— Il semble même que l'art de la conversation ait pour fin d'imposer silence à ceux qui le pratiquent, Gilberte. Nombreux sont en effet les préceptes. Mais, si l'on y regarde de près, on découvre que tous se résument, comme le décalogue, à deux préceptes principaux qui nous préviennent contre le manque d'attention et l'accaparement de la parole. On peut tout dire, pourvu qu'on ne soit ni prodigue ni avare.

— Une concession ?

— Non, une restriction. Et encore ! Est-ce commettre une si grande faute que de parler trop ou trop peu ? On conserve toujours un excellent souvenir d'un interlocuteur qui nous écouta et nous répondit en écoutant encore.

— C'est l'apologie de monsieur de Bargeton ! Non, là tu as tort. En société, tout discours est un aparté ; personne ne l'écoute. Comme le silence, il renvoie chacun à ses pensées, morcelle, disperse la société. La conversation est un commerce. Tous ceux qui y prennent part doivent dépenser, c'est le seul moyen d'en tirer quelque chose. Il faut observer les règles du jeu.

— Ce n'est plus moi qui te contredis, ce sont les faits. La Rochefoucauld parlait bien, mais il parlait toujours. La Fontaine rêvait. Samuel Johnson disputait incorrigiblement. Voltaire plaisantait avec effronterie. Plus près de nous, Mallarmé parlait tout le temps comme un maître d'école devant ses élèves. Paul Claudel évoque avec une tardive ironie les cours du soir de monsieur Mallarmé. On peut, tout aussi bien que par leurs noms propres, les appeler par les vices dont ils nous ont donné l'exemple, et dire : La Fontaine ou l'Inattention ; Voltaire ou l'Im-

pertinence ; Johnson ou le Despotisme et ainsi des autres.

« Du dix-huitième siècle, le siècle où l'art de la conversation fut le plus répandu, Rivarol passe pour avoir été le plus brillant causeur. Sa conversation a fait de lui un rentier et même un noble. »

Claude Perrin ouvrit un in-octavo :

« À vingt-cinq ans, écrit son biographe, il entre un soir au Caveau, provincial débarqué depuis peu dans le grand Paris : il prête l'oreille aux propos qui s'échangent d'une table à l'autre, s'enhardit, intervient dans la discussion, y glisse un mot qui fait rire, un autre qui étonne, lâche enfin la bride à son éloquence, à son génie improvisateur ; et voici que les joueurs d'échecs, la main suspendue, oublient de pousser leurs bois ; on se regarde, on s'interroge à mi-voix, on s'émerveille ; le duc de Chartres s'approche, demande le nom du prodigieux causeur, son nom ignoré hier, demain célèbre, son joli nom qui sonne en fanfare. »

Puis, fermant le livre d'un bruit sec :

« Sa fortune est faite. Or, pour brillants que fussent ses débuts, Rivarol ne commit pas moins alors presque toutes les fautes contre lesquelles

les différents traités nous mettent si prudemment en garde : il écoute sans discrétion, il s'ingère dans une discussion, il raille, il étonne et qui pis est, il usurpe la parole et tombe dans l'éloquence improvisée. »

— Ne faut-il pas attribuer la célébrité de tous ces causeurs à leurs bons mots ? demandai-je.

— Si leurs défauts leur appartiennent en propre, me répondit-il, il n'en est pas de même de leurs bons mots. Les bons mots, comme les mots historiques, le mot de Cambronne entre autres, n'ont jamais été dits tels qu'on les a rapportés. Il a fallu les répéter souvent pour leur donner ce tour concis qui nous les fait admirer. Il y a une genèse des bons mots. En outre, les bons mots qu'on cite peuvent faire croire que leurs auteurs, en excellents causeurs comme l'entend Gilberte, les disaient tour à tour.

Gilberte dit :

— Le bon causeur évite d'avoir le dernier mot, parce que c'est parler tout seul.

Sur quoi elle s'en fut.

Claude Perrin ajouta :

— Peu importent les règles. Les deux enne-

mis de la conversation sont le dogmatisme et l'amour. L'un divise et l'autre mêle...

— J'aurais cru les amoureux très causeurs ?

— S'ils parlent beaucoup, c'est qu'ils redoutent le silence qui établirait entre eux une trop grande intimité. Le baiser, la bouche sur la bouche, est le signe le plus expressif du silence.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'ESPRIT DE CLAUDE PERRIN

CLAUDE PERRIN citait parfois ce vers de Voltaire :

J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique

*

Il disait : « L'écrivain touche toujours du bois. Il n'a pas plus de chance pour cela. »

*

Claude Perrin a publié quelques poèmes qui ont paru froids à ses compatriotes. Il ne se faisait nulle illusion sur leur valeur. D'ailleurs, un jour, il me confia qu'il avait presque en hor-

reur la poésie, « qui, disait-il, veut faire entendre plus qu'elle ne dit. »

J'ai conservé la *Fin d'un homme de lettres*, qui sert d'épilogue à ce recueil, et le *Vieil écolier* que voici :

La journée était triste ; il était pour pleuvoir.
J'étais seul. J'étais presque heureux. La solitude
Me permettait enfin de faire un peu d'étude.
Je n'ai plus de plaisir autre que le savoir.

C'est un goût peu coûteux, peu recherché, mais rude
À satisfaire : il faut pour cela que le soir,
Je revienne chez moi sans trop de lassitude...
Quelques feuilles roulaient sans bruit sur le trottoir

Et les passants étaient silencieux eux-mêmes.
Ils me regardaient, moi, l'écolier vieil et blême :
« Ne sait-il qu'à son âge, on doit détendre l'arc ? »

Pourquoi subitement ai-je fermé mon livre
Et comme si j'avais été tout à coup ivre,
Pourquoi me suis-je mis à pleurer dans le parc ?

II

MORALITÉS

J'accepte la morale traditionnelle. À quoi bon innover là où le principal est de se conformer ?

*

En multipliant les commandements et les défenses, on nuit à la conscience plus qu'on ne l'assiste. Qui la guide n'a pas le droit de se substituer à elle. Les notes, destinées d'abord à soulager la mémoire, finissent par rendre celle-ci inutile et débile.

*

Si on remplace par quelque système le sentiment intime, c'est donc que l'on s'en méfie ; on

éveille le doute. Mais qui doute de soi-même est prêt à douter de tout.

*

Longtemps je cherchai à réaliser un accord entre ma vie et la leçon apprise par cœur. Trop longue hésitation entre la lettre et l'esprit de la lettre, qui est, au fond, l'esprit d'un chacun !

*

Il n'y a pas plus étroit que l'esprit étroit aux idées larges.

*

Tel se croit exempt de préjugés, qui en impute à tous les autres.

*

La connaissance est une seconde naissance ; nous sommes tous mort-nés.

*

Je n'ai pas le courage de me jeter à la mer ; mais j'aurai celui d'y jeter mon boulet, qui, lui m'entraînera à sa suite.

*

L'influence d'un livre ne dure guère plus longtemps que sa lecture.

*

Le philosophe cherche la vérité et l'artiste, la beauté. Plus ambitieux, le moraliste, artiste et philosophe tout ensemble, cherche, comme une femme, le bonheur.

*

Plusieurs seraient devenus sages s'ils ne s'étaient crus prématurément tels.

*

Il n'y a pas de belles vies, il n'y a que de belles âmes.

*

On profite d'un séjour à l'hôpital pour se convertir, pour oublier un chagrin. Mais l'on n'a pas toujours la chance d'être malade quand on est malheureux.

*

Le bonheur n'est pas un but ; c'est un moyen.

*

Je ne peux souffrir ceux qui cherchent le bonheur. Qu'est-ce que c'est, pour eux ? Ni ceci, ni cela. Toujours autre chose.

*

Au Canada, on se marie comme on dit adieu au monde.

*

L'amitié, ce désespoir en commun.

*

Fouler aux pieds son amour-propre et se rendre à l'amour, c'est rompre avec soi-même et devenir son pire ennemi.

*

La femme dépasse toutes les bornes, dont la première, qui est l'homme.

*

L'ami n'est pas un complément ; ce n'est qu'une réplique.

*

L'amour, l'amitié, le bonheur, voilà de si grands mots qu'ils font des maximes de toutes les phrases où ils entrent.

*

Une femme peut aimer jusqu'à perdre son amour-propre, tandis que l'homme ne fait qu'exagérer le sien dans l'amour.

*

Le paresseux rêve que tout lui devienne cher sans qu'il lui en coûte rien.

*

Gens heureux ! Ils s'installent confortablement dans le malheur.

*

Le mariage est une institution de charité.

*

Un auteur n'a rien à nous apprendre s'il ne finit par dire : *Mes erreurs.*

*

Si aimer est rompre avec soi, c'est presque la réconciliation que d'être payé de retour.

*

Celui qui n'aime plus est un enfant prodigue qui ne revient pas.

*

Les hommes écrivent pour se consoler des autres ; les femmes écrivent pour se consoler d'elles-mêmes.

*

Au Canada, toute compagnie est *limitée.*

*

On peut se faire sur un être quelconque une idée intéressante. Si on lui en fait part, il s'étonne, et dit : il me connaît mieux que moi.

*

On aime à se faire une idée de la personne d'un auteur, qui est souvent celle qu'il méritait, mais qui ne correspond jamais à la réalité. Aussi n'aime-t-il pas se produire, quoi qu'on dise. Il craint toujours de décevoir le public. Toujours est présent à sa mémoire ce vers de La Fontaine : *De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien.*

*

Juger les autres traduit toujours quelque insatisfaction où nous sommes d'eux. Ne rien attendre et se féliciter du peu que l'on reçoit d'autrui.

*

Pour combien d'esprits penser n'est pas peser le pour et le contre, mais pencher pour quelque chose !

*

Il semble à celui qui n'a que de l'esprit qu'il en ait beaucoup plus que les autres.

*

Il s'observe, c'est-à-dire est prêt à commettre les plus grandes extravagances pour agrémenter le spectacle, bannir la monotonie.

*

La règle est de vivre aux dépens des autres. Celui qui croit se suffire, jeûne.

*

Le charme du passé, c'est l'oubli.

*

Réfléchir, c'est presque toujours être en retard. Quand on comprend enfin, le mal est fait.

*

Pour rendre une chose obscure à ceux qui ne pensent pas, mais qui prennent toutes choses pour entendues, il suffit de la leur expliquer : leur esprit n'est clair que s'il est vide.

*

Combien prennent leurs idées communes pour des idées générales !

*

Pourquoi Montaigne est-il allé en Italie ? Pour les eaux, pour le plaisir du voyage, pour se séparer de sa femme, pour se mettre bien avec le pape au moment de la publication des *Essais ?* Il donne lui-même d'autres raisons. Il se peut aussi bien qu'il y soit allé pour toutes ces raisons que pour des raisons tout autres. Qu'il est difficile de motiver les actes d'autrui et même d'expliquer les siens propres !

*

L'arrière-pensée de l'écrivain, c'est le style. Bernard a écrit sa conversion. Quand je lui rends visite, il me demande ce que je pense de son

livre. Je dis que c'est une bonne action, puis je parle longuement sur le fond. Il ne m'écoute pas. Je ne réponds point à la question. À la fin, il me demande : « Mais le style ? »

*

L'affectation des autres me choque comme des erreurs de jeu.

*

Mettre de l'ordre dans ses idées, c'est comme rétablir l'ordre dans une assemblée tumultueuse. L'affaire exige plus d'autorité que d'intelligence.

*

Ma chambre me semble déserte quand je regarde par ma fenêtre ; mais, sitôt que je me retourne, je retombe dans mon for intérieur, cette place publique, ce forum.

*

Celui qui s'étudie à l'écart, et qui se goûte seul, ne s'éloigne guère des autres. En lui-même

il découvre toutes les personnes. Daniel Defoe a bien illustré cela : Robinson Crusoë s'entoure d'une foule imaginaire dont il joue lui-même les divers rôles : tour à tour potier, maçon, chasseur, cultivateur, soldat, voire littérateur, car il finit par écrire son propre journal.

*

Son moi, c'est sa mauvaise humeur.

*

La solitude n'est bonne que si, du monde que l'on quitte, on garde le meilleur, l'image, comme l'on voit, dans Plutarque, les Romains creuser une fosse où ils mettent un peu de tout, et qu'ils appellent univers, avant de se séparer du reste du monde au moyen d'une enceinte.

*

La solitude est le principal avantage que procure la société.

*

Les fâcheux ne feraient rien de pire que de nous fuir à leur tour.

*

Si tu respectes sa solitude, il croit que tu l'évites, et il en souffre secrètement.

*

Le retentissement de ses paroles devrait dispenser l'écrivain influent de les multiplier comme l'insensé.

*

On élève un monument à la gloire d'un écrivain, en le lapidant.

*

Loin de pouvoir penser sans les mots, on ne pense plus qu'en en cherchant les différentes significations.

*

Le mot remplace la chose, et finit par la faire oublier. Exorcisme.

*

Le péjoratif par excellence, c'est l'adjectif *même :* les mêmes mots, les mêmes gens, les mêmes lieux, les mêmes morts, les mêmes souvenirs, etc...

*

Les mots sont lourds d'expérience humaine. Pour les comprendre, il faut les avoir conservés longtemps dans son cœur. Certaines expressions, par exemple, *rêver de gloire,* me semblent inépuisables.

*

Il y a de l'espérance dans notre vocabulaire. Demain veut dire de matin ; on passe sous silence la partie sombre.

*

Mettez un peu de logique dans votre conversation, vous passerez pour un esprit de contradiction.

*

Il y a une façon bien facile d'avoir le dernier mot et je crois qu'il n'y en a pas d'autre ; ne plus écouter son antagoniste.

Lorsque l'on pense, on se parle, c'est un dialogue, presque une comédie et possible une menterie ; on n'est pas tellement seul. On l'est bien davantage en écrivant : alors on s'adresse à quelque absent ou à celui que l'on deviendra, cet intrus.

*

Médire de soi par vanité pour intéresser les autres à son cas, c'est trop compter sur leur malice, qui est moins grande que leur égoïsme.

*

Ce que nous pardonnons en dernier aux autres, ce sont nos propres médisances.

*

Ce qui nous semble odieux dans les médisances des femmes, c'est qu'elles sont particulières ; ce que les femmes trouvent d'odieux dans nos propres médisances, c'est qu'elles sont générales.

*

La conversation menace de tomber dès que se ralentit l'échange des paroles. Aussi les interlocuteurs doivent-ils être prompts. Leurs paroles,

ils ne les méditent pas : s'ils prononcent celles-là plutôt que d'autres, c'est qu'elles ont été les premières à se présenter à leur esprit ; le cours rapide en importait plus que la signification précise. Lors même que, plus tard, on se les rappelle toutes, on en dénature le sens pour peu qu'on insiste sur l'une d'entre elles.

*

Par le souvenir, on découvre l'arrière-pensée. Peu à peu, le sens caché d'un mot se révèle. On finit par comprendre un ancien interlocuteur mieux qu'il ne se comprenait lui-même, ce qui est l'occasion d'un nouveau malentendu.

*

Tôt ou tard, nous prenons le parti du silence. Parti dangereux : à force de garder par devers soi ses idées, on en vient à ne plus savoir les exprimer, à les oublier ; et l'on n'en acquiert pas d'autres, parce que cela ne va point sans échange : donnant donnant. De ceux qui ne disent rien, il faut penser qu'ils n'ont rien à dire.

*

Nous ne savons faire que des discours. D'abord, nous ne pouvons oublier nos grosses bedaines ; nous y rapportons tous les propos. De même, avec nous, toute critique devient personnelle et n'importe quelle remarque, reproche. Ce n'est pas tout. Nous avons une mémoire terrible. Au Canada, les paroles demeurent !

*

Il y a deux mémoires ; un actif et un passif ; une science et une conscience ; ce qu'on veut retenir, ce qu'on ne peut oublier ; répétition et remords ; usage et souffrance.

Ma mémoire retient tout ce que je n'ai pas vécu pleinement, avec tout mon cœur et toute mon intelligence, et qui demeure comme en souffrance. À tels moments a manqué une idée ; à tels autres, un sentiment : autant de dettes, autant de souvenirs. Les uns sollicitent une réflexion comme les âmes du purgatoire une prière, pour entrer dans le royaume de l'oubli ; les autres sont comme des âmes en peine à la recherche d'un corps.

*

Il est aussi ridicule de s'attaquer aux croyances qu'il le serait de s'en prendre à l'enfance dont elles procèdent.

*

Croire, c'est laisser à Dieu le soin d'expliquer les actes que l'on pose.

*

La prière, cette ordonnance.

*

Lassitude. Se reposer enfin sur une parole, sur une épaule, en Dieu !

*

Au sein de la famille, l'enfant apprend à vivre avec des êtres qui ne le comprennent pas.

*

Les enfants tiennent les grandes personnes pour des enfants gâtés.

*

Les enfants préfèrent leurs amis à leurs parents dont ils ont honte. Ce n'est que petit à petit qu'ils épousent le préjugé de famille.

*

Cultivée comme un sol, la foule doit produire les mêmes denrées. Peu importent les dons personnels, l'unique et l'ineffable, le propre de chacun, qui est sans prix.

*

La lettre tue l'esprit, mais les lettres ?

*

Christ s'exprimait volontiers en dictons. La seule fois qu'il écrivit, ce fut sur le sable.

*

Les idées nouvelles ne sont que des nouvelles.

*

Il n'y a eu qu'une seule bonne nouvelle, l'Évangile. Pourquoi, mon Dieu, est-elle encore si nouvelle ?

*

Affreuse lucidité que mon esprit acquiert toutes les fois que j'ai mal au cœur.

*

C'est pour médire de l'amour que l'on dit tant de bien de l'amitié.

*

Les femmes n'ont d'idées qu'en amour.

*

Quelle langue ! Le fruit de la rose s'appelle gratte-cul.

*

Que l'idée du lecteur m'empêche de dire tout ? L'espoir de me relire m'en garde bien tout seul !

*

Comment gagner sa vie sans la perdre pour l'esprit, comment gagner surtout ?

*

La maxime garde le secret de la confession.

*

La bibliographie de tous les écrivains a été écrite par Balzac, et s'intitule les *Illusions perdues.*

*

Il faut être de bien mauvaise foi pour taxer quelqu'un d'insincérité sous prétexte qu'il change de croyance, d'opinion ou de parti. Bien autrement réprouvables me semblent être certaines fidélités, qui demandent toujours plus d'hypocrisie.

*

Le mal fait par un livre, un autre livre le répare. La lecture, c'est la lance de Télèphe.

*

En grec, le même mot veut dire donner un ordre et donner un exemple ; devrait-on maintenant donner l'un sans l'autre ?

*

Il ne vieillit pas. Elle ne vieillit pas. Deux compliments toujours bien reçus des personnes auxquelles ils s'adressent. Et pourtant la jeunesse dénote assez tôt un manque d'esprit.

*

La vie devient à nos yeux de plus en plus précieuse. Nous mourons sages.

*

À trente ans, on n'a pas de peines infinies, parce qu'on a encore trop d'espérance, et l'on n'a pas non plus de désirs exagérés, parce qu'on a déjà trop d'expérience.

*

Nous ne pourrions pas supporter des dieux plus que les images qui les représentent. Preuve en a été faite.

*

En anglais, on est plus ou moins vieux ; mais en français, l'âge est considéré comme un actif : on a plus ou moins d'années.

*

Il sait quand il faut partir, mais veut dire quelque chose avant, cherche et demeure. Ainsi presque tous ceux qui vivent longtemps.

*

Ce que l'on ne pardonne pas à un grand homme, ce n'est pas d'être supérieur aux autres, mais d'être encore un homme comme eux.

*

Mourir, c'est fermer une parenthèse.

TROISIÈME PARTIE

I

LITTÉRATURE

Celui qui lit trop ne comprend rien ; les livres l'empêchent de vivre au lieu de lui apprendre à bien vivre. Mais je crains l'homme d'un seul livre : c'est un ignorant.

*

On ne lit bien qu'avec un crayon, que si l'on écrit donc soi-même. Cercle vicieux ; les livres s'adressent à des écrivains.

*

Devant les chefs-d'œuvre, la plupart des hommes se disent : cela n'est pas pour moi ; comme lorsqu'ils rencontrent de très belles femmes.

L'œuvre longue correspond au goût singulier de lire des choses qui se ressemblent.

*

Ce qui devient essentiel, chez celui qui écrit beaucoup, c'est sa manière, pour ne pas dire sa manie.

*

Le peu qu'on a fait devient onéreux si l'on veut s'en contenter.

*

Le bon écrivain écrit trop : on peut choisir.

*

Le bon écrivain est un homme qui met toute sa vie à rédiger en bonne et due forme son testament.

*

As-tu écrit avec plaisir, lu avec effort ?

*

Pour bien tourner ses phrases, on ne change point sa pensée ; au contraire, on l'approfondit de la sorte. Mais des esprits simples n'ajoutent foi qu'à ce qui est mal écrit. Ils confondent franchise avec spontanéité ; préfèrent au portrait l'instantané.

*

Si tu négliges l'expression, tu ne vas pas jusqu'au bout de ta pensée : elle n'est rien de plus que ce qui est écrit.

*

Écrire vite, c'est viser le plus grand nombre : on tape dans le tas.

*

Les bons écrivains contemporains sont déjà des classiques, n'étant guère lus.

*

La langue est une prison. La posséder, c'est l'agrandir un peu.

*

Alors que pour d'autres, l'expression est un arrêt de la pensée, elle m'est une source d'idées, car je la veux parfaite.

*

Les meilleurs traits sont des traits de crayon.

*

Presque tous les livres sont des parties remises.

*

Si les œuvres parfaites sont mortes, les autres n'ont jamais vécu.

*

Au Canada, le seul scandale littéraire possible et qui ait chance d'être durable, c'est un livre bien écrit.

*

Le bonheur est la mesure de ton travail : compte tes trouvailles.

*

La trouvaille commande la trouvaille. Isolée, elle est un défaut.

Que la foule revête les plus beaux habits, elle demeure informe et disparate ; et personne ne s'arrête pour la regarder ; mais passe une armée, la foule se range pour l'admirer : aucun soldat ne tire à lui l'attention. Ainsi les mots ne doivent pas se faire remarquer au détriment de la phrase, éclater ni surprendre ; mais pour ainsi dire, endosser eux-mêmes l'uniforme ; qu'on regarde seulement à leur ordre, où consiste l'ornement du discours.

*

Paul Valéry aimait que le style d'un auteur fût le miroir de son esprit. Mais, d'après certains critiques, tel n'est pas le cas du sien parce qu'il se surtend, entendez : se corrige trop. Quelle bourde ! Le miroir le moins déformant est le plus poli.

*

Le commentateur et l'imitateur semblent aux antipodes l'un de l'autre. Le premier serre de près le texte original et le second s'en éloigne volontiers. Mais tous les deux cherchent à faire agréer une œuvre auprès de leur public.

SÉMINAIRE DES STE THÉRÈSE

*

Le commentateur essaye d'adapter le public à l'œuvre, tandis que l'imitateur adapte l'œuvre au public, — il est plus facile de changer une œuvre que de changer le monde.

Quant au traducteur, en changeant les mots, il ne change ni le public ni l'œuvre.

*

Le roman se distingue par sa longueur. S'il est court, c'est plutôt une nouvelle ; et, plus court encore, ce n'est plus qu'un conte. Par longueur, il semble bien aussi qu'il faille entendre le mot dans ses deux acceptions : étendue et diffusion. Son objet étant d'imiter la vie, de rivaliser avec la vie, de s'y substituer, de l'escamoter, il doit être monotone comme la vie, et fait de sensations beaucoup plus que d'idées : de sensations rendues le plus fortement, d'idées abandonnées à l'état d'ébauches.

*

En littérature, l'inventeur, c'est le perfectionneur ; non pas celui qui trouve, mais celui-là qui travaille. Ainsi pour lui se réalise la promesse : *Les derniers seront les premiers.*

La redondance correspond à l'intempérance, la fioriture à la coquetterie, l'incorrection à la paresse, la lourdeur à la prétention, et ainsi de suite. Les conseils littéraires reviennent donc à des préceptes moraux.

*

Les créateurs de la prose française, Calvin, les MM. de Port-Royal, les Jésuites, tous gens à soutanes.

*

Le mérite des modernes consiste non pas dans cette transformation qu'est le style, mais dans l'accumulation des impressions qu'ils reçoivent, et qu'ils livrent en vrac aussitôt, misant tout sur le poids plutôt que sur la pensée.

*

L'écrivain ne vaut point par ce qu'il donne, mais par ce qu'il prend. Il en fait tellement sa chose qu'elle ne sert plus à personne d'autre. S'il est bon, il est inimitable. On doit se contenter de le lire, c'est-à-dire le suivre de mot en mot, lui obéir comme aucun sujet n'obéit à son roi ni même à soi.

Le parasitisme a souvent pour effet de dégrader les organismes qu'il infeste. Terrible leçon que le maître peut tirer des imitations que l'on fait de ses œuvres ; ses défauts s'y voient comme au microscope.

*

Tous plagient, mais avec plus ou moins d'originalité.

*

Si ton style est assez personnel, ne signe pas.

*

Tu dis que tu ne plagies pas ? Lis.

Tu te rencontres toujours avec quelque auteur ? Oublie.

Celui qui a lu peu est un plagiaire innocent. Celui qui a lu beaucoup est un plagiaire involontaire.

*

La conspiration du silence est une entente spontanée entre plagiaires contre une œuvre originale.

En France, au dix-septième siècle, quiconque était bilingue et savait traduire, était auteur ; l'originalité n'était pas alors considérée comme une valeur littéraire. Au dix-huitième siècle encore, on prisait un Ducis à l'égal de Shakespeare. (D'ailleurs, on ne connaît pas tous les plagiats de Shakespeare, dont le nom même ne lui appartient pas de science certaine.) De nos jours, les auteurs sont réduits à n'être plus qu'eux-mêmes, et à tirer de leur propre fonds tout ce qu'ils écrivent : chacun parle à son tour et dit son mot.

*

Tout ce qui entre dans un livre n'appartient pas en propre à son auteur, à commencer par les mots. Il suffit qu'il soit l'auteur du livre.

*

Une image originale est un cliché que son auteur ne remplace pas.

*

La page ne me semble jamais assez blanche, assez mystérieuse. Jamais l'écrivain ne s'y penche

trop pur ; il y apporte toujours trop de choses : idées préconçues, préjugés traditionnels, souvenirs littéraires. Comme dans *Robinson Crusoé,* son navire ne s'éloigne guère de son île. Robinson finit par dessiner un jardin anglais, et l'écrivain couronne sa carrière par un chef-d'œuvre, supérieur à d'autres œuvres, mais non pas tellement neuf. L'empreinte étrangère que je découvre sur la grève me gâte ma solitude.

*

La littérature française est faite de mémoires et de traductions infidèles : le Plutarque d'Amyot, tout le théâtre classique, les mémoires de Retz, de Saint-Simon, de Jean-Jacques, de Chateaubriand, de Proust. L'invention et la fantaisie semblent proscrites ; elles consistent dans l'expression. Rien de plus banal par le fond qu'un livre français. Sauf exceptions, les Français, moins auteurs qu'écrivains, n'ont d'autre génie que celui de leur langue. Seulement, à nous, il manque souvent et la forme et le fond.

*

L'iconoclaste imite la nature et détruit l'œuvre d'art.

Tous ceux-là qui prétendent avoir quelque chose à dire ne comprennent jamais ce qu'on leur dit.

*

Les bons auteurs ne méprisent pas les idées reçues ; leur effort consiste à en augmenter le nombre.

*

Les idées qui changent le monde valent-elles plus que d'autres ? D'ordinaire, ce sont des sottises ; par exemple, le bon sauvage de Jean-Jacques, le bon aryen, etc... À la profondeur, à un certain génie sombre, je préfère la lucidité. Approfondir, c'est généraliser, élargir, non pas s'enfouir.

*

L'écrivain sincère n'est pas celui qui dit tout, mais celui-là seulement qui suit son goût.

*

J'écris non pas pour les ignorants, mais pour ceux qui savent ; non pour les avides, mais pour

les dégoûtés ; non pour les outres, mais pour les autres.

*

Ce que l'on a à dire, (ce que l'on va dire), n'est pas ce que l'on dira de meilleur ; ce n'est que le filet qui, tendu, captera les bonnes choses auxquelles l'on n'eût songé d'abord : idées, expressions heureuses, lapsus, dont, tout le premier, l'auteur est ravi. L'idée-mère d'un bon livre est une marâtre.

*

C'est quand l'écrivain écrit pour soi seul, en toute naïveté, qu'il s'adresse à nous le plus directement ; sa voix ne se distingue plus de la nôtre ; lors même qu'il se loue indiscrètement, nous croyons encore nous écouter.

*

Tout ce qui reste d'obscur, d'inexprimé, semble très personnel à chacun jusqu'à ce qu'un écrivain y attache son nom.

*

La littérature, c'est de la vie intérieure qui devient de la vie.

Le journal dispense de trouver à sa vie un sens général, de démêler le fil le plus long. C'est le genre tout désigné pour les jeunes écrivains qui manquent d'expérience et qui n'ont encore pris parti sur toutes choses. Il ne les oblige point d'adopter des opinions toutes faites pour donner une apparente unité à leurs premières œuvres. Pourtant, jusqu'ici, ne publient leurs journaux que les vieux qui perdent le fil de leurs discours.

*

Le journal intime que l'on publie consiste en un choix de textes stylisés à loisir devant produire un certain effet, comme rendre la personnalité de l'auteur insaisissable, trop riche.

*

L'ambition de tout noble auteur est de mettre fin à la littérature par une œuvre suprême.

« Lecteur, j'espère que tu ne liras pas un livre à la suite du mien ; mais que, un peu par hasard, un peu par raison, tu m'as choisi pour compagnon de route, et que nous achèverons notre vie ensemble, mutuellement nous prêtant assistance :

il ne peut y avoir pour toi deux bibles. » Telle serait en substance la véritable préface de toutes les grandes œuvres.

*

Il faut se servir des livres de manière à pouvoir s'en passer de plus en plus.

*

Le bon écrivain est celui qui a le dernier mot. Les écrits demeurent.

II

ÉPIGRAMMES

Je veux laisser un portrait. Que le trait soit épais, passe encore, je ne peux mieux ; mais, du moins, n'en veux-je qu'un. Pas de bouillon, pas de broussaille.

*

Lire de près Saint-Simon et Retz, surtout ce dernier, qui trace en quelques lignes un portrait. Il le fait revivre un instant dans notre imagination, et puis le transperce d'une pointe. Pour écrire, Retz gardait son épée. Cette épée manque à Saint-Simon : il lapide ; l'autre pique.

*

Il y a un Montaigne catholique, un Montaigne protestant, un Montaigne païen et plusieurs autres Montaigne encore, selon le choix de textes que

l'on fait pour justifier l'idée que l'on désire en donner. Léon Brunschvicg et Gide, entre autres, croient mieux comprendre Montaigne en citant ses plus hardis passages (quand ce ne sont que traits et boutades, comme il aurait dit lui-même), et en bâillant tout le reste pour autant de précautions oratoires rendues nécessaires par l'intolérance de son temps : fi du contexte ! Les *Essais* demeurent le seul bon portrait de ce moraliste ondoyant et divers, et contradictoire à force de sincérité.

*

Je me garderai bien d'imiter les romanciers qui compliquent à l'envi leurs personnages et n'en expliquent aucun. Chaque fois qu'ils nous les représentent, ils nous les montrent différents des fois précédentes ; méconnaissables. Aussi n'en gardons-nous jamais que l'impression fugitive d'une première rencontre. Impossible, le livre fermé, de continuer leurs existences ; il faudrait encore les imaginer tout autres.

*

Si j'avais écrit un roman, je me serais appliqué à découvrir la loi de mes personnages ; j'aurais

décrit leurs habitudes plutôt que leurs écarts. Une personne ne m'intéresse qu'à partir du moment où je connais ses us et coutumes. Son geste n'a de sens que s'il est répété ; étant isolé, il manque de commentaire. Ainsi de la parole : elle m'entre dans la tête par son écho ou par la rime. Celui qui m'étonne, je l'ignore ; je n'ai fait que le voir.

*

Il conviendrait ici de faire l'éloge de la routine, cette simplification extrême des habitudes de l'homme, qui le rapproche de la statue, qui le réduit à quelques traits choisis, à une pose, à un geste, à un sens.

C'est l'habitude qui fait qu'il tourne en rond comme une glaise sous la main du potier.

*

Dans les romans modernes, les héros boivent et disent des choses profondes : l'ivresse fait passer le morceau. La vraisemblance n'y est plus qu'une question de dosage.

*

Le personnage simple nous émeut tandis que les compliqués ne font que nous intriguer.

*

La contradiction dans l'âme n'est pas un enrichissement, mais, bien au contraire, un appauvrissement. Si j'hésite, si je balance, je suis divisé, diminué. La force est de pencher tout d'un côté.

*

Sans oisiveté et sans curiosité, il n'y aurait pas de roman de Dostoïevski. Ses personnages sont oisifs, agités comme seuls peuvent l'être des oisifs et poussés moins par leurs passions que par leur commun ennui de vivre. Leur curiosité, parfois la plus choquante indiscrétion, inspirent leurs allées et venues pour constituer le ressort dramatique.

*

Je n'aime pas trop les profonds : la plupart ne sont que des compliqués. Ils ne nous dépassent pas, ils nous échappent. À tout leur clair-obscur, préférons la passion. Vive Daphnis qui aime beaucoup, naïvement, dans l'unité de temps ! Moins d'examen et plus d'âme !

*

Charles Bovary me touche davantage que sa femme, et l'obscur Philottson, plus que Suzanne et Jude lui-même. Ainsi presque tous les personnages de second plan : ils ne changent pas, ils sont tragiques. Que peut-il y avoir de plus tragique que de ne pouvoir être autre ? C'est la fatalité telle que la concevaient les Grecs.

*

Si le romancier s'attribuait toutes les descriptions morales de ses personnages, il n'en paraîtrait pas plus riche que l'un d'eux. Au sujet de ces derniers, tout ce que l'on ignore fait comme le fond du tableau ; ils s'en détachent d'autant mieux que c'est plus sombre.

*

Le liseur de romans fait l'entendu.

*

Que le roman soit un personnage vu dans le temps ne lui confère nulle supériorité sur la tragédie. On ne s'allonge point avec le temps ; on est tout entier dans le moment. On est avant

que de naître ; on sera après la mort. Si les héros tragiques ne paraissent devant nos yeux que l'espace de quelques heures, c'est que tel est le compte des heures importantes d'une vie, fût-elle du plus grand homme : *Retranchez les jours superflus où notre âme, ignorant de son être, ne se sent pas encore ou bien ne se sent plus.*

*

L'unité de temps entraînait l'unité de lieu, d'où absence de description fastidieuse. Le milieu n'était plus qu'un décor, une mise en scène ; quelques mots de l'auteur ; un lieu encore, mais déjà interprété, un milieu pour les spectateurs plutôt que pour les acteurs ; souvent une simple pancarte ; tandis que c'est ailleurs la moitié des personnages, sinon le tout. Quant à l'unité d'action, elle découlait de la simplicité du héros. La tragédie est un moment, une action, un coup de poignard.

*

Si les personnages restaient plus longtemps en scène, ils demeureraient court ; leurs sorties traduisent l'embarras de l'auteur, qui ne va jamais jusqu'au bout de sa pensée.

Vivant, appliqué au roman, devient péjoratif comme dans l'expression bon vivant.

*

Si tel roman est vivant, qui lui manque-t-il ? Pourquoi se demander si les personnages sont profonds ? Le don du romancier, c'est de faire vivre. Que lui ait un esprit profond, il suffit.

*

Qui pardonne au romancier de lui avoir fait lire dix pages pour une pensée ?

*

La vie du roman, c'est la tienne que tu perds à le lire.

*

Les romanciers ne créent presque plus de personnages. De vrai, pour se charger de plusieurs, ils sont devenus trop égoïstes ; mais ils prétendent que le temps n'est plus des grosses familles : « On n'a plus les moyens, la vie est chère ; et

puis il faut jouir un peu. Doit-on se sacrifier toujours ? » Malthus a tué la fiction.

*

Le conte. Sa forme ramassée permet de le juger à la première lecture. Une chose, pourtant, me le gâte : tout tend vers la fin, qui est la fin de tout. On ne trouve rien en chemin que le chemin un peu court ou un peu long. Les endroits où l'on doit rire ou pleurer sont aussi trop bien marqués ; j'aime bien qu'on ne me prévienne pas trop ; et m'arrêter où je veux, admirer ce que l'auteur n'a point monté en épingle, enfin goûter son livre à ma façon, qu'il en devienne mien.

*

L'intrigue, ce micmac.

*

Le roman, c'est un peu de tout : de l'épopée, de la comédie, de la tragédie, de la satire, des essais, etc... Anciennement on goûtait une chose à la fois ; c'était même la définition du goût. La

confusion des genres passait avec raison pour un manque de finesse ; et le roman, qui les contient tous, loin pour cela de paraître supérieur, ne figure même pas dans *l'Art poétique*.

*

On écrit un roman quand on ne sait pas comment finir.

*

Tous ces romans interminables sont appelés bien mal à propos fleuves, car ils ne s'écoulent déjà plus.

*

Entre l'événement et l'idée, l'historien et le romancier se croisent.

*

La littérature a commencé par la poésie ; elle finira peut-être aussi par là. On n'y cherchera plus que le plaisir, qui est le principal.

*

Que le roman souffre de médiocres poètes ! Chaque fois que je parcours un romancier français en vogue, je ne puis m'empêcher de me rappeler les méchants vers qu'il a commis : *la Vie inquiète* de Paul Bourget, les vers blancs de Georges Duhamel, *l'Homme blanc* de Jules Romains, *les Mains jointes* de François Mauriac, etc...

*

Un poème est un bonheur d'expression. Ce n'est pas un souvenir heureux. Un bonheur ne rappelle aucun autre bonheur. Une exaltation du présent, que peut-elle comporter du passé ? Si l'on en parle ensuite, c'est en vain.

*

Le poète ressemble au scribe qui écrivait sous la dictée du peuple : il exprime nettement ce qu'il entend souvent à peine articuler.

*

Le hasard décide de la perfection et même du sens. L'évolution du poème ressemble à celle

de l'œuf. Dans les deux cas, confusion initiale, puis lente transformation des éléments qui se déplacent jusqu'à la fin sous des influences encore mal connues.

*

La poésie est faite de beaux détails noués délicatement. Beaucoup de longs poèmes ne sont que des anthologies de vers que retient ensemble sur la page un lien de pure fantaisie. Le grand mérite consiste à pouvoir dire : mon poème, au lieu de : mes vers.

*

Que de beaux vers dans Virgile pris à des poètes obscurs et qui ne sont de lui que parce qu'il les a fait suivre de vers également beaux !

*

Ce poète veut me charmer, — et charmer, c'est presque endormir, — mais il commence par me surprendre ; me plaire, et d'abord il m'abasourdit.

*

Admirez ce poème. — Je ne puis. — Admirez-en, au moins, le souffle. — Il supplée mal l'inspiration. Et puis la mesure d'un poème se juge par sa résonance. — Prétendez-vous que le nombre des vers n'y est pour rien ? — Un sonnet de Baudelaire est plus long que cette élucubration. — Mais cela a exigé beaucoup de travail. — Travailler, c'est achever une chose ; ce n'est pas toujours recommencer.

*

C'est bien plutôt le poète qui se plie aux règles, que ses vers. Mais si on lève leurs empêchements, on tombe sous le joug de ses licences poétiques. L'indépendance du vers-libriste est la plus décevante liberté : elle fait sentir durement l'esclavage de l'esprit abandonné à la fantaisie stérile et à la monotonie du caprice. Celui-là sera maître de son art et par conséquent vraiment libre, qui saura modérer son souffle et qui se croira assez puissant pourvu qu'il puisse régler ses expressions.

III

SUR LA CRITIQUE

La critique préside à la composition de l'œuvre. Elle est des six premiers jours de la création et c'est la seule faculté qui s'exerce encore au septième.

*

La meilleure critique d'un livre, c'est un meilleur livre.

*

« La vérité de la critique, écrit Sainte-Beuve, serait dans l'assemblage et la concordance de toutes ces fractions de jugements. » Il voulait se mettre d'accord avec tout le monde. Mais une œuvre doit diviser ses lecteurs. Tout bon auteur apporte dans le monde un glaive.

Une grande œuvre, c'est comme un procès interminable, une cause célèbre qui divise l'opinion. La plus grande gloire est de partager le monde en deux camps. Lorsque l'unanimité est faite sur une œuvre, on ne la lit plus, car on n'en parle plus. Seul à nier les vieux chefs-d'œuvre, Pocock curante les ressuscite.

*

Le consentement universel ne se forme, sinon à la faveur de l'oubli, qu'au détriment de l'objet sur lequel il porte. Pour mettre tout le monde d'accord, on supprime l'objet du litige.

*

L'argument du consentement universel n'a de valeur qu'à la tribune. C'est dire à la foule que la foule a raison. (Cicéron, en bon avocat qu'il était, ne manque pas de s'en servir dans son traité *De Natura Deorum.*)

*

La critique impartiale roule sur les critiques.

*

Le consentement universel est l'expression d'un dégoût universel. Le combat cesse, faute de combattants.

*

Sainte-Beuve parle bien des classiques, mais sans originalité. Il devient excellent quand il parle des meilleurs de ses contemporains, parce qu'il les enviait. Alors il se trompe, mais en Sainte-Beuve.

*

Un vrai tout relatif, voilà ce que je demande ; s'il n'est pas relatif, il n'est de personne ; et je m'en méfie comme d'une lettre anonyme.

*

Tout livre est un nœud gordien. Le critique impartial cherche à le dénouer.

*

Partiale, la critique est sujette à caution. On peut en appeler. Mais impartiale, elle est une tradition : il faut se révolter ou se soumettre.

Tant qu'un critique ne prend pas parti, il est historien.

*

La critique n'est pas facile parce que c'est tout l'art.

*

Le bon goût s'acquiert au prix de maintes lectures ennuyeuses.

*

Il faut connaître ses moyens si l'on ne veut pas sortir de son talent. Anatole France est ici d'un utile exemple. Quoiqu'il fût assez peu doué, il a écrit un chef-d'œuvre, les *Dieux ont soif*. Là son scepticisme, sa rhétorique et sa sensibilité médiocre prennent valeur d'évocation.

*

Son miroir le guérit d'un style guindé : il s'y surprit à grimacer en écrivant.

*

Une bonne phrase, c'est une pointe dont j'éprouve le reste du livre, et ce diamant perce tout ce qui n'est pas diamant.

*

On ne juge son premier ouvrage qu'à la faveur du second ; on peut encore s'abuser sur le mérite de celui-ci, mais il vous enlève toute illusion sur l'autre.

*

Ce ne sont pas les critiques que je craindrais le plus, mais l'air, mais la poussière, mais les vers, qui dévorent le papier bien autrement que l'œil. L'œil a des dégoûts.

*

Le style n'est pas une épingle de sûreté.

*

L'écrivain ne se lit pas comme un philosophe. Si l'on tient compte de l'effet à produire, comment le prendre au pied de la lettre ? Faute de

l'interpréter, on le blâme de dire trop ou trop peu. Tancrède m'avoue que Valéry ne le satisfait pas : il pose plus de problèmes qu'il n'en résout. Mais, selon lui, satisfaire, c'est dire tout, ne laisser rien à penser. C'est faire penser trop peu. Quel est l'objet de l'écrivain ? Stimuler l'esprit qui s'endort. Son moyen est le style, la trouvaille et le trait. S'il nous irrite, il a atteint son but : nous pensons tout de suite. Les meilleurs lecteurs sont comme les œufs de grenouille : une pointe suffit pour les féconder.

*

De ce qu'un livre n'a de valeur pour soi que si l'on prend la peine de le juger, il ne faut pas conclure que la critique a plus d'importance que l'œuvre. C'est pourtant l'erreur grossière que l'on commet dans le monde où les critiques et les professeurs passent pour les écrivains sérieux.

*

Bon critique qui parle du livre qui lui est soumis plutôt que des livres qu'il lui rappelle ou de ce qu'il aurait fait à la place de son auteur ; et

qui croit pouvoir le critiquer sans en dire du mal s'il est bon.

*

Quelle que soit la valeur d'un livre, la critique lui reproche, à tout le moins, de ne pas être autre.

*

La principale qualité du critique, c'est son à-propos. Mais, à en juger par les critiques les plus lus, il semble plutôt que ce soit l'imagination. Les œuvres qu'on leur propose ne leur sont que prétextes pour s'exprimer. Chacun d'eux a son *Racine,* son *Stendhal,* qui ne ressemblent à ceux des autres qu'à un égard : celui d'être hors du sujet.

*

Un auteur mort, c'est un nom, une œuvre. Une œuvre, surtout. Ainsi on dit un *Rabelais* pour désigner un livre. Et l'on y ajoute volontiers son nom. Cela donne, par exemple ; *Rabelais par Sagehomme.* Express littéraire à destination du grand public.

*

Si, parmi les monceaux de livres que les critiques reçoivent, il s'en trouve un qu'ils auraient eu l'envie d'acheter, ils ne le reconnaissent pas pour tel, parce qu'il ne répond point à leur définition du livre qui se lit par goût plutôt que par devoir : *celui qu'on n'a pas le temps ni la force de lire après tous les autres.* Son pire défaut, c'est d'être lu.

*

Nous achetons les livres étrangers pour les lire et nous lisons les canadiens avant de les acheter. C'est pourquoi nous trouvons les premiers, que nous ne lisons pas toujours, supérieurs aux seconds que nous n'achetons presque jamais. Préjugé de propriétaire.

*

Certains Canadiens attendent le verdict des Français pour admirer avec eux, ou condamner après eux, nos livres. Prudentes gens. Mais les Français sont moins curieux de nos livres que de ce que nous lisons le plus, et qui leur sert à nous juger.

*

En général, on fait connaître à son pays les œuvres qui ont eu du succès ailleurs ; on ne les découvre point. Je ne sache personne qui ait révélé à un pays étranger l'un de ses chefs-d'œuvre. Saint-Evremond, exilé en Angleterre, a méconnu Shakespeare.

*

Ils sont si rares, les lecteurs canadiens, qu'ils se croient auteurs.

*

Les critiques ennuient un auteur, même quand ils parlent de lui : il est incompris, par définition.

*

C'est louer peu un écrivain à son gré que d'en louer un autre avec lui.

*

La critique d'un ouvrage est d'abord une réclame. La valeur de cette réclame se mesure moins sur l'opinion qui y est exprimée que sur la longueur de l'article. C'est l'espace qu'une annonce tient qui en détermine le prix. À la rigueur, un long éreintement stimulera plus la vente qu'un éloge bref.

D'ailleurs, la place qu'un journal octroie à une critique, en général, correspond moins à l'importance du livre qu'elle concerne qu'à la popularité dont il jouit, (événement comme une élection), sinon à la quantité d'annonces payées par l'éditeur ; c'est donc une nouvelle ou une prime.

Le public voit dans la publicité un placement. Plus celui-ci est considérable, plus il lui semble avantageux ; victime d'une illusion produite par l'art publicitaire, cette technique d'escamotage, il prend l'offre pour la demande, et pour son affaire tout ce qui est public.

Tout ce qui est personnel semble entaché d'erreur ; comme, d'autre part, il leur manque le principal moyen de la publicité, la répétition, les critiques, même les plus favorables, entendez les plus longues, ne sont jamais que de piètres réclames. Le grand article que Balzac consacra à *la Chartreuse de Parme* réjouit son auteur, mais laissa le monde indifférent au chef-d'œuvre en question. Pourtant, à cette époque, Balzac était le romancier à la mode. Plus tard, le philosophe du jour, Hippolyte Taine, grand lecteur de Stendhal, ne réussit pas lui non plus à le rendre célèbre.

Ce qui peut faire croire le contraire, c'est que des auteurs, qui savent ces choses, consultent leurs libraires au lieu des livres qu'on leur soumet pour donner au public l'impression qu'ils le guident alors qu'ils ne font qu'en suivre le caprice.

Si pourtant ces critiques se réunissent pour décerner un prix, ils en imposent à tout le monde. C'est qu'alors on voit dans leur verdict la voix du peuple, qui est, on le sait, la voix même de Dieu : à qui d'autre appartiendrait-elle ? Ce compromis, fait de concessions mutuelles sinon de marchandage, ne correspond exactement à l'avis d'aucun des jurés, autant dire à personne.

Le public se trompe-t-il tellement ?

Des critiques, qui se montrent si prudents dans leurs articles, font preuve d'un certain courage au sein d'un jury : s'ils se trompent alors, ils peuvent toujours rejeter la faute sur autrui ; temporairement ils sont membres d'une société anonyme à responsabilité limitée.

Et d'autres, qui ne croient point à l'influence de ce qu'ils écrivent dans des feuilles éphémères ou dans les revues littéraires à petit tirage, et qui ont aussi accoutumé de parler au sujet des livres plutôt que des livres eux-mêmes, prennent

conscience de leur responsabilité quand il s'agit pour eux de décerner un prix d'argent.

*

Le critique a bien un rôle : il l'apprend par cœur.

*

La critique personnelle, souvent anonyme, n'est jamais originale.

*

Les philosophes et les critiques les plus graves se sont mis à lire Balzac et Stendhal en vieux sourciers, faisant ici et là jaillir des idées, sans doute insoupçonnées des auteurs eux-mêmes. Ils pourraient les trouver ailleurs, mais il est tellement plus drôle de les tirer des romans comme les lièvres qu'un prestidigitateur sort de son chapeau. Et Georges Dandin, leur lecteur, s'émerveille qu'on ait pu dire tant de choses à la fois.

*

Un lieu commun des plus faux, c'est que le succès n'est promis qu'à une œuvre médiocre, et que les chefs-d'œuvre sont d'abord mal reçus du public ; (en foi de quoi toujours les mêmes exemples).

Le succès est distribué au hasard. S'il y avait autant de bons livres que de méchants livres, il y aurait autant des uns que des autres à en être favorisés ; du moins, les chances seraient égales.

*

Sûreté de ce goût, qu'on ne peut définir, et qui, d'ailleurs, est incapable de fournir ses raisons : trois personnes de goût aiment telle chose, condamnent telle autre ; elles s'accordent sur le fait, mais divergent quant au pourquoi.

*

Être édité, c'est un premier jugement, et l'un des plus sûrs : qui a plus d'intérêt à bien juger d'un ouvrage que celui qui en assume les frais de publication ? L'ouvrage est alors jugé au point de vue de sa valeur commerciale ; mais cette valeur se mesure plus ou moins sur sa qualité

littéraire. Certains autres considérants peuvent influencer le choix de l'éditeur. Par exemple, tel ouvrage, qui sera peu en demande, est cependant susceptible d'ajouter au prestige de la maison ; le publier paraîtra fort honorable ; etc.

*

On loue ce que l'on juge supérieur à son talent pour participer un peu à son excellence, quand on ne peut plus, sans paraître injuste ou sans goût, le passer sous silence.

*

Une seule faute de goût remet tout en question dans l'esprit du lecteur ; elle lui fait perdre son sentiment de sécurité, qui est nécessaire au pur plaisir de lire.

Ce que l'on écrit de moins bon rend presque illisible le meilleur de son œuvre ; comme s'il était écrit par-dessus !

*

Un bon auteur peut être un mauvais juge des autres. Il a accoutumé de se maltraiter ; en revanche, il est enclin à l'indulgence pour autrui,

contrairement au méchant écrivain qui, sévère pour les autres, se complaît à lui-même.

*

Nos littérateurs semblent ignorer que le sens du ridicule est le sens même du style, puisqu'il est un sentiment vif de la mesure et de la convenance, et de tout ce qui pèche là-contre.

*

L'esprit critique est si rare que Sainte-Beuve, qui est censé en être doué plus que les autres, est peut-être le plus mal pourvu. (Il traite avec mépris la *Chartreuse de Parme,* les *Fleurs du mal, Madame Bovary ;* vante les fadaises de Georges Sand et de Paul de Kock ; ne se console point de n'avoir pu écrire la *Chute des feuilles,* etc.) Et son seul bon livre, on ne le lit plus.

*

Loué de tous les hommes, je pourrais être content de moi, et tout progrès me serait dès lors défendu.

Si donc l'on me juge sévèrement, je ne me défendrai pas ; je travaillerai. Mes défauts m'appartiennent plus que mes qualités.

Je serai bienveillant envers mes critiques, comme je désire qu'ils en usent avec moi, mais tel surtout je serai pour les critiques injustes ou impertinents.

Humblement j'accepterai leurs observations, les bien intentionnées pour mon instruction et les malintentionnées comme juste prix de ma malice. Même je les supposerai toutes sincères, car je trouverai toujours quelque endroit par où elles se justifient.

Ce que l'on pourra dire de mon livre ne le rendra ni moins bon ni meilleur, et s'il est mauvais, il ne mérite même pas une mention.

QUATRIÈME PARTIE

Tout le temps qu'avait duré notre commerce, *Claude Perrin s'était fort intéressé à mes études. Il m'avait prodigué ses conseils et ses consolations. Au début des vacances, il me les résuma dans une longue lettre ; la partie des conseils forme un véritable art de lire, et j'ai cru bon de la joindre à mon recueil ; quant à la partie des consolations, si elle garde pour moi tout son à-propos, elle serait d'un moindre intérêt pour mes lecteurs ; je l'ai donc omise.*

I

L'ART DE LIRE

Depuis quelque temps, les éditeurs de magazines s'intéressent à l'art de lire. Or, il semble que, pour eux, le tout soit une question de vitesse. Afin de faciliter la tâche de leur clientèle docile, ils indiquent au début des textes qu'ils publient le *reading time* approprié à chacun d'eux, c'est-à-dire le temps que l'on doit consacrer à les parcourir, lequel est aussi, je suppose, celui qu'on a mis à les rédiger.

À leur manière, je te dirai d'abord qu'il ne faut pas lire trop lentement ni vite. Ni lièvre ni tortue. Le liseur, qui dévore son roman ou son journal, arrive à la fin de l'histoire, au bas des colonnes, tout seul, comme s'il avait semé l'auteur en chemin.

Celui-là tout particulièrement gagnerait à lire à haute voix en articulant bien. D'ailleurs, les bons écrivains écrivent pour l'oreille ; il y a toujours profit à les lire tout haut. On jouit alors de l'harmonie ainsi que des idées.

Et, en même temps, on lutte contre une tendance pernicieuse : l'articulation devient plus lâche à mesure que les aliments nouveaux demandent moins de mastication ; ce qui influe sur la pensée, qui s'avère de plus en plus confuse.

Ainsi tu liras peu. Mais ce sera lire beaucoup plus que le liseur boulimique, puisque tu tireras meilleur parti de ta lecture. Montaigne lisait peu à la fois ; arrivé à la fin d'un ouvrage, il s'imposait de le résumer et de l'apprécier, quitte à relire ce qu'il avait lu mal. Relire n'est pas reprendre une lecture, mais la comprendre.

L'esprit ne peut saisir tout d'un ouvrage lu pour la première fois. Force lui est de revenir sur les détails qui lui ont échappé, oubliés ou obscurs. Sur ces derniers, rien ne sert de s'appesantir : l'attention, pour ainsi dire, ne se pose que sur un pied ; bientôt elle tombe.

Aussi les ouvrages courts, qui se proportionnent à notre attention, se lisent-ils mieux que les plus longs. L'effort soutenu que les auteurs de

ces derniers ont dû fournir peut sembler inutile, puisque le lecteur doit les morceler autant de fois que leur lecture exige de séances.

Je reconnais que ces auteurs ont eu beaucoup de mérite de les entreprendre et surtout de les mener à bonne fin, car il n'est rien d'aussi contraire à la paresse ordinaire des hommes que l'esprit de suite. En outre, ils y acquirent une suprême aisance pour les œuvres de moindre étendue. Après ses ennuyeuses tragédies, Voltaire griffonnait ses contes amusants.

Mais, s'il était avantageux de les écrire, il l'est sans doute peu de les lire. Pour ma part, j'aime les œuvres moins prétentieuses, comme une épître de La Fontaine, un sermon de Bossuet, certaines pages de Joubert ; on en saisit l'ensemble avec les détails. Et quel message est-il si important qu'il n'y puisse tenir ?

Certes, on ne lirait jamais trop si on pouvait toujours lire bien. Mais on ne laisse pas son corps à la première page comme une monture à la porte de sa maison. « L'attention, qui est facile chez une personne reposée, est impossible chez une personne intoxiquée par un excès de repos. »

Toutefois, tu prendras connaissance de tous les bons livres. Celui qui lit trop ne comprend rien ;

les livres l'empêchent de vivre au lieu de lui apprendre à vivre. Mais je crains l'homme d'un seul livre ; c'est un ignorant.

Quels sont les bons livres ? Ce sont ceux qui t'instruisent, qui t'enchantent. Les indiquer c'est le rôle des critiques. Mettons pour l'instant qu'ils s'en acquittent bien. Reste qu'ils ne les lisent pas pour toi. Il ne suffit pas de choisir un livre, il faut encore y choisir : tout n'est pas également bon. À toi de séparer l'ivraie du bon grain.

En entrant en littérature, nous faisons vœu d'obéissance. D'avance nous renonçons à nos propres impressions. Admirable est tout ce que d'autres ont jugé admirable, et mauvais ce que d'autres ont déclaré être tel. Nous lisons sans originalité, sans esprit et sans courage. Pourtant les auteurs ne sont point des autorités ; au contraire, ce ne sont que des serviteurs.

Ce serait par trop restreindre le sens de la lecture que de la faire consister dans le fait de suivre la pensée de l'auteur. On peut aussi la combattre et même la dépasser, plutôt qu'en être seulement une sorte de réédition. Un texte n'est après tout qu'un prétexte à une conversation infinie entre deux esprits.

Ce qui pis est, devant les chefs-d'œuvre, maints lecteurs se disent par une fausse modestie : Cela n'est pas pour moi : comme devant les très belles femmes ; alors qu'il s'agit des œuvres les plus faciles, les plus claires et les plus amusantes. Les grands auteurs n'ont écrit que pour nous élever jusqu'à eux ; mais, parce que nous négligeons de les lire, ils ne font que nous dominer.

Si je néglige de les lire, dis-tu, c'est qu'ils sont anciens. — Mais l'actualité d'un livre, c'est la lecture que nous en faisons. — En ce sens, il n'y a point d'anciens livres. Leur vie est notre vie, ou plutôt c'est une symbiose. D'ailleurs, les livres les plus jeunes, comme pensait Anatole France, seraient les premiers écrits de l'histoire ; c'est nous qui sommes vieux.

Il y a danger à lire lentement : c'est de s'arrêter aux mots ; d'où l'utilité de la lecture courante, qui n'est pas la lecture inattentive. Il faut prendre l'habitude d'aller tout de suite au sens ; comme celui qui traverse un ruisseau en sautant de roche en roche.

C'est une faute commune aux illettrés, de s'attacher aux mots. Pour eux, il n'y a pas de phrases parce qu'il n'y a pas de sens. Il arrive aussi qu'en admirant une image, on perde la

piste de l'auteur. Alors, du moins, la faute est partagée : « rien de plus dangereux que la métaphore, à moins que l'écrivain ne sache ramener sur la notion l'attention qui s'égare sur l'objet sensible. » Dalle ou pierre d'achoppement.

J'insiste sur ces deux fautes parce qu'elles ont été souvent commises par nous, et qu'elles ont eu une suite fâcheuse dans notre production littéraire. Dans nos livres, nous n'avons mis d'abord que des mots ; maintenant nous les bourrons de choses. Nous serons nos propres maîtres quand, pour ainsi dire, nous ferons entrer mots et choses en composition.

Le goût s'affine par la lecture des bons livres. N'importe quelle lecture ne suffit pas, cependant. Elle doit être attentive pour être profitable. Tant vaudra l'attention, tant la lecture.

Pour aider l'attention, pour la tenir en éveil, dans les collèges, on a recours à ces moyens souvent pris à tort pour fins : la mémorisation, la traduction, la versification et l'imitation.

La lecture, je te l'ai dit plus haut, entraîne de longues et pénibles séances. Or, la mémorisation qui nous permet de lire en nous-mêmes tout en faisant une promenade, en supprime donc le principal inconvénient pour nous rendre notre

plaisir presque pur. Mais surtout on ne possède un texte que lorsqu'il s'est gravé dans la mémoire et qu'on peut y revenir à volonté. Mémorisation ressemble à méditation.

La traduction est affaire de comparaison. Il s'agit de changer les mots tout en gardant le sens. Ce qui ne se fait pas sans les peser tous et confronter. Le principal profit que le traducteur tire de son travail n'est pas tant, par exemple, de rimer Virgile que de le comprendre à fond.

On pourrait regretter de ne pas avoir à traduire les classiques français, tellement cet exercice est profitable à la lecture, si, d'autre part, il n'était à jamais défendu à l'étranger de les goûter pleinement, faute d'avoir sucé avec le lait le génie de la langue.

« Quand le mérite d'un auteur consiste spécialement dans la diction, un étranger ne comprendra jamais bien ce mérite. Plus le talent est intime, individuel, national, plus ses mystères échappent à l'esprit qui n'est pas compatriote de ce talent... Le style n'est pas, comme la pensée, cosmopolite : il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui. »

Néanmoins l'étranger pourra bénéficier plus que nous des classiques pour les lire avec toute

l'attention que requiert la traduction, quand nous croyons à tort les comprendre en lisant sans effort. Le français est limpide, toujours on en voit le fond ; et plusieurs s'y fient pour leur perte.

Il faut jouer longtemps avec les mots pour ne plus les prendre pour des choses, pour ne plus en avoir peur, pour ne plus en être les esclaves. Là ne suffit pas les remplacer, il faut aussi les déplacer : la versification, avec ses inversions nécessaires, complète la traduction.

La versification, pratiquée dans toute sa rigueur, a rendu sceptique Paul Valéry. Quand il ne crut plus aux vocables, il ne crut plus à rien. Sans aller si loin, acquiers une grande liberté à l'égard des mots à force de les manipuler.

Mais la meilleure méthode me semble l'imitation. En plus d'un changement de mots, cette dernière suppose un échange entre l'auteur et nous. Non seulement nous le traduisons dans notre langue, mais nous le transformons en notre substance. Il n'y a plus lieu de parler ici d'original et de traduction, mais d'œuvres semblables. La meilleure lecture d'un bon livre, c'est un autre bon livre.

Par imitation, je n'entends pas cette façon servile de reproduire un ouvrage ou d'en exagérer la manière jusqu'à la manie ; ce parasitisme dégrade ce qu'il infeste. Non, je veux dire une imitation originale, qui fait que l'on prend son bien où on le trouve.

Rien n'illustre mieux l'utilité de ces moyens que l'exemple de Marcel Proust, qui a commis des vers, qui a écrit *Pastiches et Mélanges,* traduit *Sésame et les Lys* et imité Saint-Simon dans *À la recherche du temps perdu,* et qui citait ses auteurs de mémoire : bon lecteur et bon auteur.

SÉMINAIRE DE STE THÉRÈSE

ÉPILOGUE

LA FIN
D'UN HOMME DE LETTRES

Quelques amis viendront peut-être
Me chercher, riant ou pleurant ;
Et je m'en irai lentement
Vers l'église où m'attend le prêtre.

Les voisins, tous indifférents
À la fin d'un homme de lettres,
Ne se montreront aux fenêtres ;
Je passerai nul comme avant.

Et quant à mon petit cortège,
On croira que c'est des passants.
Ils loueront tout bas mon talent ;

Mais leurs mots feutrés par la neige
Seront pour moi, si Dieu le veut,
Meilleurs que le plus tendre aveu.

TABLE DES MATIÈRES

pages

Notice 7

Première partie

I. — En contre-bas 17
II. — Sur les femmes 27
III. — La promenade 35
IV. — Le mal de province 43
V. — La sincérité 47
VI. — Un aveu 59
VII. — Des confidences 65
VIII. — La carrière 75
IX. — Les emplois 81
X. — A propos d'un La Bruyère 91

Deuxième partie

I. — L'esprit de Claude Perrin 103
II. — Moralités 105

Troisième partie

I. — Littérature 129
II. — Epigrammes 143
III. — Sur la critique 155

Quatrième partie

I. — L'art de lire 173

Épilogue

La fin d'un homme de lettres 183

La présente édition
qui constitue l'édition originale
a été achevée d'imprimer pour
LES ÉDITIONS VARIÉTÉS
le trente mai, mil neuf cent quarante-sept
à Montréal, Canada.

Ce volume doit être rendu à la dernière date indiquée ci-dessous.

BNQ
000 409 868